

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

SOUVENIRS D'ITALIE.

GUSTAVE AU COMTE B.

(7^{me} LETTRE.)

Poggio-a-Caïano. — Histoire de Blanche Capello

Le hasard m'a conduit ces jours derniers à Poggio-a-Caïano (1), résidence grand-ducale, et *villa* favorite des Médicis. Ce palais est situé sur une éminence non loin de l'escarpement de Carmignano. Il est découvert de trois côtés, et ses terrasses dominant de riches campagnes. De là, le regard, s'abaissant d'étage en étage sur de vastes plants d'oliviers, atteint dans l'horizon jusques à Florence. Que cette Toscane est ravissante! je voudrais que vous la vissiez, couverte de ses palais de plaisance, avec ses lauriers toujours verts, ses pins à tête arrondie, ses avenues de cyprès géans, ses Apennins, siège de la plus vigoureuse nature, et les traces qu'y ont

laissées les Romains! Mais je reviens à la retraite des Médicis. Ses risières sont les plus renommées de la Toscane, et l'on m'a fait remarquer l'élégance des bâtimens qui l'entourent, les accidens pittoresques du site qu'elle commande, et ses parcs où est renfermé le gibier.

Je ne veux point essayer de vous décrire avec ordre les merveilles accumulées dans le Poggio : mes yeux sont trop éblouis de l'éclat et de la somptuosité de cette demeure ; le stuc, l'or, les ouvrages des grands maîtres enrichissent les portiques, reluisent dans tous les appartemens et décochent les plafonds. On m'y a montré un magnifique salon revêtu de chefs-d'œuvre d'André del Sarto, et je ne sais quoi d'imposant a pesé sur tout mon être, quand j'ai été introduit dans la galerie où sont conservés les portraits des Médicis.

Tel est Poggio-a-Caïano : commencé par Laurent le magnifique et continué par Léon X, François II (1), grand-duc de Toscane, le fit achever d'après les dessins de Julien de Saint-Gal ; loin, alors, de soupçonner qu'il édifiait son

(1) Poggio, dénomination commune à plusieurs *villas* italiennes situées sur des hauteurs. *Poggio* veut dire éminence, coteau.

(1) François II, fils de Cosme I^{er}, de la famille des Médicis, grand-duc de Toscane, régna conjointement avec son père de 1564 à 1574, et seul jusqu'en 1587. Il enrichit la Toscane de plusieurs institutions utiles. Florence lui doit sa superbe galerie de tableaux. L'académie de la Crusca fut aussi fondée sous son règne.

tombeau, et qu'il épouvanterait cet asile par la fin la plus tragique et la plus inopinée dont l'histoire ait gardé le souvenir. On ne peut s'empêcher de plaindre la destinée de ce prince. Pacifique, ami des arts, doué d'une âme élevée (1), il eût été digne de ses aïeux si sa mauvaise fortune n'eût jeté sur ses pas Blanche Capello. Les cendres du duc François ont été transportées à Florence et reposent dans la chapelle sépulcrale (2) de sa fa-

(1) Ce n'est pas le sentiment de tous les auteurs qui ont écrit sa vie ; cette opinion est positivement contredite par plusieurs, entre autres par M. S. de Sismondi : « Ce prince, dit-il, le » plus mauvais souverain et le despote le plus » cruel et le plus fourbe qu'ait eu la Toscane, tient » un rang distingué parmi les protecteurs des let- » tres et des arts... » J'ai suivi à l'égard de François II, et dans tous les détails de ce récit, Castellan, *Lettres sur l'Italie*, et l'*Histoire universelle des Anglais*.

(2) La chapelle sépulcrale des Médicis est une des merveilles de l'Italie. On est écrasé de la sombre magnificence et du grandiose de ce temple de la mort. Cet édifice ne fut commencé qu'en 1604 par le grand duc Ferdinand I^{er} qui en composa lui-même le plan. Il comptait y placer le Saint-Sépulchre qu'il espérait acquérir, et le destinait encore à contenir les mausolées de sa famille et les cendres de tous les Médicis. On n'a cessé, depuis Ferdinand, d'y employer chaque année des sommes considérables. Addison avait assuré que la famille des Médicis serait éteinte avant qu'on eût achevé le lieu de leur sépulture, et l'événement a justifié sa prédiction.

La chapelle des Médicis est de forme octogone ; elle a 86 pieds de diamètre et 187 de hauteur. La richesse qui distingue ce monument réalise les fictions orientales. Les murs sont incrustés, avec profusion, de jaspes, d'agates, de calcédoines, et d'autres pierres de prix. Une partie de la voûte est en lapis parsemé d'étoiles d'or : les chapiteaux des pilastres, en bronze doré, sont d'un style grand et mâle ; les armes de toutes les villes de la Toscane y sont incrustées avec une rare perfection de travail.

L'une des huit faces de l'octogone est occupée par l'autel, l'autre par la porte d'entrée. On voit à chacune des six autres une niche en pierre de touche et en marbre noir, avec le tombeau et la statue de l'un des six premiers grands ducs de Toscane (Cosme I^{er}, François II, Ferdinand I^{er}, Cosme II,

mille, attendant à la basilique de Saint-Laurent. Celles de Blanche ont été, dit-on, inhumées à Poggio-a-Caiano. Un sépulchre ou un cénotaphe y rappelle cette beauté qui brilla comme un météore funeste pour flétrir ceux qui l'approchèrent, et qui fut encore plus coupable que malheureuse.

Vous voulez savoir de moi quel jugement j'ai porté sur elle : je préfère vous esquisser ce qui m'a été dit ici de sa vie. Du reste peu de personnages historiques ont été jugés plus diversement.

Blanche, que ses infortunes ont rendue tristement célèbre, eût échappé aux nombreuses fautes dont le souvenir s'est attaché à son nom, si sa première éducation n'eût point été négligée. Les femmes auxquelles fut confiée son enfance,

Ferdinand II, Cosme III). Les statues sont en bronze doré et les tombeaux en granit ; chacun est surmonté d'un coussin de jaspe sanguin supportant une couronne d'or massif, enrichis les uns et les autres des pierreries les plus précieuses. Les inscriptions sont en calcédoines incrustées dans des tables de porphyre, et portent, avec la dénomination de chacun des princes, l'indication de l'année de leur naissance, de la durée de leur vie, et la date de leur mort.

Au-dessous de la chapelle des Médicis est le souterrain destiné aux cercueils des princes. Il y a un beau groupe représentant le Christ sur la croix. La Vierge, qu'on voit au pied de ce crucifix, est un des chefs-d'œuvre de Michel-Ange.

La basilique de Saint-Laurent (san Lorenzo) est un des monuments remarquables de Florence. Elle fut élevée par les soins de Juliana, femme distinguée, contemporaine de Théodose, et la consécration du grand saint Ambroise lui donna une grande célébrité. Les talens de Brunellesco et du Donatello concoururent à l'embellir. La sacristie, nommée la chapelle des princes, est une des plus belles œuvres de Michel-Ange, et les sept statues qui en décorent les mausolées sont ce qui est sorti de plus parfait de sa main. L'une est la Vierge et l'enfant Jésus, ouvrage moins gracieux que sévère, mais très-remarquable dans ses détails. Les autres semblent représenter le jour et la nuit, le crépuscule et l'aurore. On admire en elles la hardiesse de conception, la manière fière et grande, le feu et l'espèce d'emportement de l'artiste.

dans le palais de son père, bornèrent leurs enseignemens à la rendre habile dans l'art de plaire et perfectionnèrent en elle toutes les grâces de l'esprit et toutes les séductions du langage. En lui prodiguant ces soins frivoles, elles crurent avoir assez fait pour son bonheur. Je ne vous la peindrai point accueillant avec irréflexion, puis avec mystère, les témoignages d'admiration d'un jeune homme, dont les fenêtres, dans le palais Salviati, se trouvaient placées vis-à-vis des siennes. Je ne vous dirai point son enlèvement par celui qu'elle croyait l'héritier de cette illustre maison, et qui n'était que l'obscur florentin Buonaventuri. Dès ce moment, Blanche Capello fut vouée à l'indigence, et la terreur du redoutable conseil des Dix obligea les deux époux à une fuite précipitée. Ils se retirèrent à Florence et y vécurent quelque temps dans une sorte de solitude, s'étudiant à échapper à tous les regards. Dans cette condition si éloignée des habitudes de son premier rang, il lui fallut partager avec sa belle-mère les soins les plus assujettissans du ménage, et elle supporta ce mécompte sans murmurer : heureuse, malgré ses premières fautes, si elle eût su se renfermer pour toujours dans ce cercle d'humbles devoirs ! Mais les aventures de la belle vénitienne ne pouvaient long-temps demeurer secrètes : elles se répandirent à la cour, et le bruit des charmes de l'étrangère éveilla la curiosité du grand-duc François II. Il la vit, et admira cette beauté ravissante que l'exagération du vulgaire n'avait pu trop exalter. L'attirer hors de sa retraite par l'appât de la sauve-garde qu'il se montra disposé à lui accorder, la revoir, la combler de grâces et faire pleuvoir sur Buonaventuri les emplois et les dignités, furent les préludes de cette passion presque aussitôt partagée par Blanche, où s'éteignirent, d'une manière si déplorable, les brillantes qualités du grand-duc. Blanche parut à la cour et devint la dis-

pensatrice de la faveur de François. A la voix du prince, au fond d'un désert peu éloigné de la capitale, surgirent pour Blanche un nouveau palais d'Armide et des jardins enchantés. Là elle était l'objet des hommages et régnait en souveraine, tandis que la vertueuse Jeanne d'Autriche (1) obtenait à peine les froides marques du respect dû à son rang. Suites fatales des égaremens d'une seule femme ! Buonaventuri avait été assassiné par une main inconnue ; victime des chagrins qui la dévoraient, la grande-duchesse descendit peu de mois après dans la tombe. Son époux se montra inconsolable de cette perte ; il se reprochait ce funeste événement. Il erra quelque temps dans les lieux les plus solitaires de la Toscane ; mais son caractère était dénué d'énergie ; repos, censure publique, rien ne put le retenir, et on le vit plus fortement que jamais remplacé sous l'empire de sa séductrice. Il n'hésita point à l'associer au trône de la Toscane, et l'épousa solennellement le 20 septembre 1579. Le ressentiment des Capello était calmé. Une brillante ambassade fut députée à Florence par la république de Venise pour assister à la cérémonie de ce mariage. Un diplôme du sénat, par lequel Blanche était déclarée fille de Saint-Marc et reine de Chypre, y fut lu publiquement, et elle reçut la couronne de la main des ambassadeurs. C'est ainsi que la fortune lui ménageait encore une fois la facilité de se faire pardonner ses erreurs passées, en pratiquant les vertus royales dans ce rang où il y a tant de bien à faire. Mais, objet de toutes les affections de son souverain, s'attachait-elle un moment à faire oublier ses inconséquences ? Se fit-elle une loi de cette affabilité qui prévient les cœurs les plus inflexibles ? Vit-on sa douceur et sa modestie contrebalancer son élévation ?

(1) L'une des sept filles de Ferdinand I^{er}, roi de Bohême et de Hongrie. On sait que ce prince était le frère de Charles-Quint.

Peut-être mérita-t-elle d'être représentée sous ces traits, et alors on serait forcé d'avouer que les contemporains lui en tinrent peu de compte; qu'il est des fautes qui portent leur châtement avec elles et qui rendent l'opinion inexorable; que ne rachètent nulle expiation et nul repentir; qui impriment un caractère flétrissant sur toute une vie, et qui trouvent la postérité incrédule aux vertus qui leur ont le plus réellement succédé. Mais il paraît trop certain que Blanche méconnut les obligations que lui imposait son nouveau titre, comme elle avait foulé aux pieds ses devoirs anciens. Les auteurs qui ont fait le plus son éloge l'ont dépeinte restreignant sa sollicitude au cortège d'adulateurs dont elle était entourée; et, fixant le bonheur autour d'elle sans se souvenir qu'elle devait le répandre au loin. Comment eût-on béni sa présence? elle ne fut point la mère des peuples dont le souverain était son époux, et les intérêts de l'état et ceux des familles furent abandonnés à des ministres qui en devinrent les oppresseurs; les gémissens de la Toscane ne pouvaient plus pénétrer jusqu'au trône. Incapable de s'affranchir de sa chaîne, François s'assoupit dans une dangereuse mollesse; ses jours devinrent un cercle de fêtes et ne furent plus marqués que par de frivoles divertissemens. D'abord étalant dans Florence la pompe des réjouissances publiques et le faste le plus éblouissant, bientôt il s'ensevelit avec Blanche à Pratolino, et la cour se précipita avec eux dans ces frais asiles où tout fut magnificence et plaisirs. Un génie inventeur avait réalisé dans ce lieu les prestiges de la féerie; l'art et la nature y avaient confondu leurs merveilles; un beau ciel, une atmosphère embaumée, des eaux jaillissantes et des ombrages que les hivers ne flétrissaient point (1), concou-

raient à amollir l'âme et à enivrer les yeux. Là, sous les attributs de Diane et environnée du chœur de ses nymphes, Blanche perçait de ses traits les chevreuils timides; là, son indolent époux, livré sans réserve à ses artifices, brisa tous liens qui l'attachaient encore à l'état. Semblables à ces Césars dissolus qui ne vivaient plus que pour se rassasier de délices, tantôt sous ces ombrages fortunés ils laissaient, sans les compter, fuir et s'échapper les heures légères; tantôt ils appelaient autour d'eux le luxe des banquets et les pompes qui se pressent autour des rois. Princes oublieux de votre gloire! j'ai cherché vos traces, les empreintes de vos pas sur ces gazons que vous fouliez tous les jours; j'ai heurté sous l'herbe les monumens que vous consacriez aux souvenirs de ces jouissances qui ont été pour vous moins durables qu'eux: trompeuse félicité qui vous berçait sur un gouffre, sécurité mille fois plus éphémère que les fleurs qui s'épanouissaient sous vos pas!

La retraite du grand-duc et l'éloignement où il se tenait des affaires furent attribués justement à sa faiblesse pour Blanche, et eurent d'incalculables effets. Ils lui aliénèrent ses peuples, dont la voix maudissait la grande-duchesse, et qui l'accusaient avec amertume de toutes les calamités qui les accablaient. La vénalité des charges, l'arbitraire, un luxe effréné et les vengeances particulières se propagèrent rapidement pendant les dernières années de cette domination onéreuse, sous laquelle le relâchement des mœurs prit son origine, pour aller toujours en croissant. Telle se trouvait la Toscane, lorsqu'une catastrophe imprévue coupa brus-

pleine terre, le laurier atteint à une grande élévation et acquiert une vigueur qu'il n'a pas dans nos climats: les hivers, courts et tempérés, n'endommagent pas sensiblement son feuillage. Boboli, vaste jardin public de Florence, n'est planté, presque dans toute son étendue, que des nombreuses variétés du laurier.

(1) Le pin, le cyprès, le chêne vert, le laurier, font en Italie la richesse des jardins. Croissant en

quement le fil de ce règne, et appela sur François et Blanche l'intérêt et la pitié.

Le cardinal de Médicis (1) avait toujours été l'ennemi de Blanche. Il voyait avec déplaisir la prédilection du grand-duc pour elle, et ne dissimulait ses dispositions à son égard en nulle occasion. La fille des Capello lui rendait haine pour haine, mais n'en agissait pas moins envers lui avec les dehors de la cordialité. Venu à Florence, en 1585, en annonçant le projet d'y passer l'automne, il fut accueilli par les deux époux avec toutes les marques d'empressement que peut inspirer l'affection. François l'avait invité à une partie de chasse à Poggio-a-Caïano. Ce fut là que, dînant seuls avec Ferdinand par une journée étouffante, le grand-duc, et peu d'instans après la grande-duchesse, furent saisis tout-à-coup des douleurs les plus violentes, et succombèrent en quelques heures à l'activité du poison. Qui fut l'auteur de cette affreuse catastrophe? C'est un problème historique, que personne n'a résolu. Les critiques se sont épuisés en conjectures. Quelques-uns ont dirigé sur le cardinal de Médicis les présomptions les plus hasardées : ils ont dit qu'il était le seul héritier du trône, ils ont fait ressortir sous un jour odieux ses sentimens peu favorables pour Blanche; mais un Médicis pouvait-il voir d'un autre oeil la mésalliance de son frère avec une femme qui avait foulé aux pieds tout honneur? La conduite de Ferdinand fut toujours irréprochable, et de quel poids est une assertion sans preuves, devant toute une vie de vertus? D'autres écrivains ont jeté tout l'odieux de cet attentat sur Blanche elle-même : elle avait de ses propres mains apprêté la fatale pâ-

tisserie, mets favori du cardinal : elle le pressait d'en prendre, mais celui-ci, averti secrètement, s'en défendit avec opiniâtreté. Le grand-duc arrive à l'improviste, épuisé par la chasse et par la chaleur; il s'informe du sujet de la contestation et tourne les refus du cardinal en plaisanterie. Blanche épouvantée n'ose dévoiler sa coupable trame : François dévore l'aliment empoisonné, et d'effroyables convulsions le saisissent. La grande-duchesse ne put lui porter secours, elle avait suivi son exemple. La terreur et le sentiment de son crime firent-ils rechercher à Blanche une mort certaine? Fut-elle innocente de l'un et l'autre forfait, et une main étrangère avait-elle glissé le principe destructeur dans la pâte qui lui avait été présentée toute préparée? C'est ce qui sera toujours ignoré; mais s'il faut prononcer entre Blanche et le cardinal, il est permis de dire que le soupçon, que rien n'autorise dans la vie de ce dernier, n'a qu'un trop de prise contre la grande-duchesse, quand on considère, depuis son berceau jusqu'à sa tombe, quelles voies peu estimables elle avait suivies.

La stupeur et la commisération devinrent générales dès que le bruit de cet événement se fut répandu. Mais le mépris du cardinal de Médicis devait poursuivre jusqu'au-delà du trépas celle dont le souvenir était une tache pour sa famille. Son corps fut précipité dans une fosse commune, ses demeures favorites restèrent vouées à la dégradation pendant tout ce règne, et les armoiries des Capello écartelées avec celles des Médicis furent effacées de tous les édifices publics, pour être remplacées par celles de Jeanne d'Autriche.

Poggio-a-Caïano est une retraite vraiment royale; tout y est plus sévère qu'à Pratolino, tout y est très-digne des Médicis. Ses jardins sont beaux et vastes, et le château semble resplendir du glorieux éclat de ses maîtres, mais quelque

(1) Le cardinal de Médicis succéda, sous le nom de Ferdinand I^{er}, à son frère François II, qui n'avait point laissé d'héritier. Ce prince fournit un règne glorieux, et se fit estimer par sa sagesse et par ses vertus.

chose les assombrit : pourquoi faut-il qu'on trouve empreints, là encore, les terribles résultats des passions humaines!

M^{lle} FÉLICIE D'AYZAC.

Dame de la Maison royale de Saint-Denis.

Littérature Française.

REVUE LITTÉRAIRE.

Voyage pittoresque en Amérique.

(2^e et dernier article.)

Il vous souvient, sans doute, que je vous ai parlé d'un voyage en Amérique : cette relation, publiée par M. Tenré, avec cette conscience, cette ponctualité qui ont fait la fortune du *Voyage pittoresque autour du Monde*, vient d'être terminée et forme un beau volume in-4^o orné de nombreuses gravures d'après les dessins de M. de Sainson.

Le voyageur a déjà parcouru les Antilles, les Guyanes française, hollandaise et anglaise, la Colombie, le cours de l'Orénoque, le Brésil, empire immense mais faible, et les nouvelles républiques de l'Amérique du Sud, si ignorantes encore des véritables avantages de la liberté, enfin, l'union si forte et si florissante des États-Unis de l'Amérique du Nord. Sans suivre le voyageur pas à pas dans des contrées journellement explorées, nous nous arrêterons aux établissemens des jésuites : San Loreto et le Paraguay, lieux jadis florissans et sur lesquels l'Europe commence seulement à porter un jugement impartial.

Des causes, qu'il ne nous convient pas de définir, avaient attiré sur les jésuites la haine de la plus grande partie du clergé et éveillé la défiance des peuples : haine et défiance qui amenèrent enfin la ruine de cet ordre si puissant. Sans nous permettre d'apprécier les résultats de cet

événement politique, nous nous bornerons à constater ses déplorables effets sur le continent de l'Amérique. La compagnie de Jésus y avait fondé une république chrétienne dont les pères jésuites formaient le gouvernement. Ce nouvel état avait bientôt été peuplé par des néophytes, attirés à la religion chrétienne par l'éloquence des missionnaires, puis retenus et civilisés, après leur conversion, par l'ordre et le bien-être que les jésuites savaient entretenir dans leurs établissemens. Les lois qu'ils donnèrent à leurs nouveaux sujets étaient basées, comme la loi religieuse, sur l'égalité, l'humilité, la soumission et la charité.

La compagnie de Jésus chargeait un supérieur des missions de surveiller, en son nom, les chefs des différentes peuplades. Il y avait dans chaque mission deux jésuites, un curé, administrateur du temporel, et un vicaire, son subordonné, chargé du spirituel. Le gouvernement roulait presque en entier sur ces missionnaires.

Cependant les Indiens convertis pouvaient choisir parmi eux certains officiers, tels que le *cacique*, chef militaire qui, chaque semaine, faisait exercer les milices au maniement des armes ; car les jésuites étaient obligés de repousser par la force, non-seulement les agressions des peuplades encore sauvages, mais les gouvernemens portugais et espagnols que la jalousie des colons animait contre leurs établissemens, parce qu'ils offraient un refuge aux malheureux Indiens chassés de leurs terres par leurs persécutions. Après le *cacique*, venait le *corrégidor* chargé de l'administration de la justice ; des *regidores*, des *alcades*, faisaient la police intérieure : des *tenientes* veillaient sur les enfans. Ces divers fonctionnaires étaient sous la dépendance des missionnaires : une réprimande était la punition d'une première infraction aux lois ; une pénitence publique était infligée à la récidive, et le fouet à la réclute.

Tous les hameaux étaient bâtis sur un

plan uniforme ; une place, d'où partaient des rues tirées au cordeau, en occupait le centre. Sur cette place s'élevaient d'abord, l'église dans le lieu le plus apparent, ensuite l'arsenal, les magasins, les ateliers pour les arts et les métiers, les greniers, enfin l'habitation des missionnaires. La bourgade était divisée en plusieurs quartiers dont chacun avait un surveillant chargé d'y maintenir l'ordre et la régularité ; les heures du travail, du repos, les repas, ainsi que les instans consacrés à la prière, tout était annoncé par diverses manières de faire sonner les cloches. Les terres dépendantes de chaque bourgade étaient divisées en autant de lots affectés chacun aux diverses familles auxquelles la récolte appartenait en toute propriété. Il y avait en outre des champs communs, cultivés par tous, et dont les produits étaient affectés à l'entretien des infirmes, aux frais de la guerre, au soulagement de la communauté en cas de disette.

Les lois somptuaires étaient rigoureusement observées sous la domination de la compagnie de Jésus. Les jésuites portaient la robe de leur ordre ; les hommes compris dans les bourgades, l'habit castillan recouvert d'un sarreau de toile blanche qu'ils quittaient lorsque le travail cessait ceux qui avaient mérité des distinctions portaient le sarreau rouge. Le vêtement des femmes consistait en une tunique blanche serrée d'une ceinture : toutes allaient les jambes et les bras nus et n'avaient d'autre coiffure que leurs cheveux flottans sur leurs épaules. Tandis que les hommes travaillaient aux champs ou dans les ateliers, les femmes s'occupaient dans leur ménage. La mission leur faisait distribuer chaque semaine une certaine quantité de coton qu'elles filaient. Au temps de la récolte, elles étaient employées comme les hommes aux travaux de la campagne. On mariait les jeunes gens de très-bonne heure, et il y avait dans chaque bourgade une

maison de refuge où se retiraient les veuves sans enfans.

Tous les enfans étaient élevés en commun. Lorsqu'ils avaient atteint un certain âge, ceux qui annonçaient des dispositions, soit pour les lettres et les arts, soit pour l'industrie, étaient placés dans des écoles spéciales ; de vastes ateliers d'orfèvrerie, d'horlogerie et de serrurerie étaient ouverts aux industriels. On choisissait encore parmi les lettrés et les artistes les sujets les plus distingués, qui, réunis sous le nom de congrégation, formaient un corps d'élite du sein duquel sortaient les prêtres, les magistrats chargés de gouverner le peuple. Il est inutile de dire que la naissance n'influit en rien sur ces choix : tous les membres de la république chrétienne étaient frères et égaux entre eux. Le mérite et la vertu amenaient seuls ces élévations toutes personnelles qui ne fondaient pas des races privilégiées, ni ayant la prétention de le devenir.

Tout ce que les trésors de ce nouveau monde pouvaient fournir de luxe, tout ce que les arts pouvaient enfanter de merveilles, chez ce peuple neuf encore, était consacré au culte. Les églises des missions étaient resplendissantes d'or, d'argent, de peintures. Les jours de fêtes solennelles, le pavé était jonché de fleurs odoriférantes, et toute l'enceinte du saint lieu avait été arrosée d'eaux parfumées. Les jésuites apportaient une recherche extrême dans la célébration des cérémonies de l'église catholique. Ces pompes, agissant puissamment sur l'imagination un peu engourdie des Indiens, leur inspiraient un profond respect, non-seulement pour la religion, mais même pour ses ministres, et le prêtre prenait ainsi sa part du culte rendu à la Divinité. Ce respect et cette soumission, joints à l'extrême abondance de toutes choses nécessaires à la vie, permit promptement aux jésuites de déraciner les vices auxquels les peuples de ce climat ne sont que trop enclins. L'activité remplaça la paresse, la

persévérance, la légèreté; on vit disparaître de même l'ivrognerie et l'incontinence: c'est encore à ce pouvoir qu'il faut attribuer la supériorité des milices de San-Loreto et du Paraguay sur les troupes rassemblées par les gouverneurs portugais et espagnols.

Malgré toutes les entraves dont les jésuites eurent à se délivrer, malgré les persécutions sans nombre qu'ils essuyèrent, leurs établissemens furent toujours dans l'état le plus florissant: le bonheur, l'abondance, l'ordre, la sécurité y régnerent sans cesse. Jamais il n'a été fait sur la terre une application aussi complète des préceptes de l'Evangile, et jamais, sur aucun point du globe, les hommes ne se sont vus aussi près de l'état d'innocence et de félicité dans lesquels vivaient nos premiers parens. Le décret de 1788 qui supprimait la compagnie de Jésus en France, en Espagne et en Portugal, vint tout bouleverser. Les ordres mendiants, qui vinrent remplacer les jésuites, avaient sans doute de bonnes intentions; mais ils manquaient de talent. Aujourd'hui San-Loreto est en ruine, et le Paraguay tombé aux mains du docteur Francia, despote capricieux et bizarre, qui s'est approprié deux choses de la politique des jésuites: l'absolutisme et la haine des étrangers. On peut encore pénétrer dans les états du terrible docteur; mais en sortir! c'est autre chose. Tout le monde connaît la longue captivité de M. Bompland, le naturaliste. Notre voyageur, plus heureux, obtint la permission de parcourir le Paraguay et celle plus précieuse encore d'en sortir; mais il n'y vit rien de semblable à ce qui avait existé jadis.

LES RUINES DE TIAGUANACO, AU POTOSE.

« Voilà San-Pedro, lui dit son écérone, et voici San Pablo, ajoute-t-il en se tournant vers la droite et montrant un autre village à peu près de la même étendue; nous sommes dans le détroit de Tiquina: il nous

» mène de la partie méridionale du lac
» dans la partie septentrionale. N'oubliez pas que nous voyageons sur une mer élevée de 4000 mètres au-dessus du grand océan. Voici l'île de Coati ou de la Lune. Les vestales du soleil vivaient ici dans le luxe et les honneurs, objets de vénération pour le peuple, à l'égal du grand Inca dont elles partageaient la gloire. »

De l'île de Coati on vogue vers celle de Titicaca ou del Sol. Titicaca donne son nom au lac. Les naturels l'ont en grande vénération, parce qu'ils croient que Macco Capac y a résidé et que c'est là qu'il a reçu sa mission divine. Le fameux temple élevé au soleil par les Incas était dans cette île; mais on ne trouve plus que des vestiges informes de ce monument magnifique. S'il en faut croire la tradition, ses murailles étaient revêtues de lames d'or pur. Tout fut détruit par les Espagnols, lors de la conquête. Les Indiens sont cependant convaincus que la plus grande partie des richesses du pays fut jetée dans le lac pour les soustraire à la rapacité des soldats de Pizarre. Ils citent, entre autres, la chaîne d'or offerte par l'Inca Huagacapac; chaîne qui avait, dit-on, deux cent trente-trois aunes de long. Après avoir visité Titicaca, les voyageurs abordèrent au petit bourg de Taraco, d'où ils se rendirent aux ruines de Tiaguanaco.

La principale de ces ruines est un portique composé de deux monolithes gigantesques recouverts d'une troisième pierre posée horizontalement et chargée de sculptures qui rappellent, non le culte du soleil, mais celui que les plus anciennes nations de l'Inde rendaient à certains oiseaux; car ce sont des condors dont on voit les images sur le portique de Tiaguanaco. Des statues colossales, des pierres énormes qui forment des enceintes dont la destination est inconnue, une colline factice, chargée aussi de débris, tous ces vestiges semblent révéler une civilisation

antérieure à celle des Incas. Tous ont un air de famille avec les monumens de l'ancienne Égypte, les ruines mystérieuses de Balbek en Syrie et les pierres celtiques qui couvrent nos contrées septentrionales. Ne semblerait-il pas que ces muets témoins sont posés dans les quatre parties du monde, pour attester le passage d'une race primitive forte et puissante dont l'histoire nous sera toujours inconnue? c'est un feuillet retourné du livre de la vie humaine où il ne nous est plus permis de lire!

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Bibliothèque étrangère.

Georges Gordon Byron, le premier poète anglais de notre âge, descendait par son père d'une famille française qui était venue à la suite de Guillaume-le-Conquérant et qui, nommée plusieurs fois dans l'histoire, enrichie, par Henri VIII, de la confiscation d'un monastère, avait été dotée de la pairie par Charles I^{er}. Du côté de sa mère, Byron était allié à la race des Stuarts que ses ancêtres paternels avaient fidèlement servis. Mais ce nom antique dont il se montrait si fier n'était pas venu sans tache jusqu'à lui. Son grand père, lord Byron, avait comparu devant la chambre des pairs pour meurtre d'un de ses voisins dans un duel, et retiré du monde, il menait dans son fief de l'ancienne abbaye de Newstead, une vie solitaire et bizarre. Son père, le capitaine Byron, homme de désordre, avait enlevé une femme mariée qu'il épousa plus tard, et qui mourut lui laissant une fille. Il se maria à miss Gordon de Gigh, riche et noble héritière d'Écosse, la ruina et l'abandonna sans autre ressource qu'une rente de 150 livres sterling, dont ni lui ni elle n'avaient pu disposer. De cette union naquit à Londres, le

22 janvier 1788, George Gordon Byron. Lady Byron fut obligée de se retirer dans la ville d'Aberdeen, où son mari, après avoir été la rançonner, passa sur le continent et mourut à Valenciennes. Lady Byron supporta ses malheurs avec courage et s'occupa du soin d'élever son fils. Le jeune Byron, par un accident dont il ne se consola jamais et qu'il reprochait à la prudence de sa mère, avait été blessé en naissant, et son pied tordu était resté légèrement boiteux. Ayant perdu son vieil oncle lord William Byron, il hérita de sa fortune, de son titre de pair, et lady Byron heureuse et fière se hâta de quitter Aberdeen pour le domaine de Newstead. C'était un grand château gothique, couvert d'un côté par un lac et quelques fortifications en ruines; l'intérieur avait gardé la forme d'un cloître antique; ses nombreuses cellules, ses vastes salles délabrées, les terres d'alentour dépouillées par la bizarre malédiction du feu lord contre son fils semblaient stériles et désolées. L'aspect de ce lieu, les souvenirs du maître, les récits sur sa vie farouche et mystérieuse, le lac où, disait-on, il avait secrètement noyé sa femme, les sombres corridors, la vieille tour, la salle d'armes et les armoiries des usurpateurs du cloître, tout cela frappa vivement les yeux et la pensée du jeune Byron qui prit dès lors l'usage de porter sur lui des armes, à l'instar de son grand oncle le feu lord. A douze ans il fit ses premiers vers, à treize il entreprit une tragédie. Sa mère, qui fondait sur lui de grandes espérances, le plaça à la célèbre école de Harrow; là, il apporta l'humeur sauvage d'un jeune habitant de Newstead et les goûts capricieux d'un enfant hautain, tour-à-tour gâté par la tendresse, ou froissé par la violence de sa mère. Malgré son infirmité, nul n'était plus agile, plus hardi, plus querelleur, mais il avait aussi de vives amitiés de collège. Son infirmité l'humiliait, quoique sa taille fût noble et que son visage eût pris une expression de beauté dont il était fier. Son caractère impétueux commençait à se

heurter vivement contre celui de sa mère. Un jour, après une vive querelle, la mère et le fils allèrent chacun de son côté, chez le pharmacien de la ville, pour l'avertir de ne pas donner de poison à l'autre, tant ils craignaient de s'être blessés mutuellement jusqu'au désespoir. A dix-sept ans, Byron s'enfuit de chez sa mère. A dix-neuf ans, riche, beau, maître de ses actions, passionné pour les plaisirs, il connaissait déjà l'ennui et la satiété; froid et dur pour sa mère, ayant perdu deux amis, l'idée de la gloire le flattait seul, et pour cela il composait force vers qu'il réunissait sous ce titre: *Heures d'oisiveté*. Le jeune poète reprit ses études à Cambridge où il conduisit ses chevaux, ses chiens et même un ours qu'il voulait faire recevoir *agrégé*. Lorsqu'il s'établit à Newstead, il faisait de folles et tristes orgies en robe de moine ainsi que ses amis, et se laissait appeler *l'abbé*. On faisait circuler une coupe formée d'un crâne que Byron avait déterré dans la vieille abbaye et fait ciseler avec art; on jouait quelques tragédies bien sanglantes de Young, puis on s'exerçait avec de célèbres boxeurs. Cette vie ne donnait à Byron ni satisfaction de lui-même ni amour des autres. Il se piquait déjà de cette misanthropie dédaigneuse qui n'est qu'un égoïsme mécontent; il affectait de n'aimer que son chien et son vieux domestique Murray, qu'il mettait à peu près au même rang. Quand le premier mourut de la rage, il écrivait: « J'ai tout perdu, excepté le vieux Murray. » Byron, malgré son orgueil de race, était par la mauvaise renommée de son père, l'ancien isolement de son oncle, la vie provinciale de sa mère, un étranger parmi la noblesse anglaise; lord Carlisle, son tuteur, ne daignait lui marquer aucun intérêt. A vingt-un ans il fut reçu à la chambre des lords, répondit sèchement à quelques paroles du chancelier, s'assit sur les bancs de l'opposition et sortit fier et humilié tout ensemble. Alors il publia sa *Satire* contre les hommes et les opinions politiques, et pendant qu'on en riait ou

s'en indignait, il partit pour sa tournée d'Europe et d'Asie, après avoir fait son testament et assuré le sort de sa mère. A Constantinople, il traversa l'Hellespont à la nage, et vérifia par son exemple l'histoire poétique de *Héro et Léandre*. Byron revint en Angleterre sans être corrigé: il apportait les deux premiers chants du *Pèlerinage de Childe-Harold*, et fut distrait du soin de les publier par la mort de sa mère, tombée malade pendant qu'il s'arrêtait à Londres, et qui lui fut enlevée avant qu'il pût la revoir; il arriva pour l'enterrer à *Newstead*. Byron sortit de cet accablement pour la vie brillante de Londres où il commençait à être admis. *Childe-Harold* fut reçu avec un enthousiasme universel, ainsi que *le Giaour*, *la Fiancée d'Abydos*, *le Corsaire*; il s'est peint dans *Conrad* auquel il donna ses traits et jusqu'à ses habitudes de diète austère et de froid silence. Enivré de louanges, ennuyé de tout et mécontent de sa fortune trop médiocre pour son rang et ses goûts, Byron songea à se marier. Miss Milbanks, belle, savante et prude, fut émue par la gloire de Byron, malgré tout ce qui s'y mêlait de scandale et de frivolité; elle se flatta de le fixer et de le corriger par l'amour; elle eut une fille, et après un an de mariage elle se retira chez son père et ne voulut plus revoir son époux. La discrétion des plaintes de lady Byron accuse son mari, qui eut le tort de tourner en ridicule celle qui portait son nom. Alors il fut frappé d'un de ces retours cruels qui suivent la faveur publique. Sa dissipation, sa fortune dérangée, ses caprices et ses manières bizarres firent accuser son cœur et sa raison; le grand monde fut impitoyable dans ses scrupules. Ce nom glorieux de Byron fut couvert de huées, tout se réunissait pour l'accabler et donner gain de cause à la famille qui se séparait de lui. Ce fut en 1816 que Byron quitta sa patrie pour ne plus la revoir. A Coppet, près de M^{me} de Staël, il trouva cet accueil qui flatte et console un cœur blessé par la disgrâce du monde.

Dans *Childe-Harold* il fixait en beaux vers tout ce qui frappait ses yeux depuis la plaine de *Waterloo* jusqu'aux bosquets de *Clarens* ; les ruines d'un château au bord du lac de Genève, lui inspirèrent le *Prisonnier de Chillon* ; au sortir d'une rêverie misanthropique il décrivit *Darkness* ; les Alpes lui inspirèrent *Manfred* ; à Venise il trouva le sujet de *Faliero*. Chaque matin, après les fatigues d'une nuit vénitienne, il conduisait, en ramant lui-même, sa gondole vers un îlot où est bâti le *Monastère Arménien* de Saint-Lazare, déchiffrait la *langue arménienne* avec les bons pères et traduisait, sous leur dictée, deux épîtres de *saint Paul aux Corinthiens*, ce qui lui inspira le *Mystère de Caïn*, comme la vie de Venise lui inspira *Don Juan*. Il mêlait à ses préjugés nobiliaires ses vœux pour la liberté de l'Italie et entra dans les associations secrètes. L'insurrection de la Romagne ayant manqué, il songea à passer en Grèce. Le comité grec de Londres demanda à Byron sa présence et son appui ; il n'hésita plus à jeter dans cette guerre sa fortune et sa vie, et ne se faisant point d'illusion, il se rendit à Missolonghi, où le gouvernement lui conféra le titre de général en chef. Les forces de Byron ne pouvaient suffire à cette vie d'irritation et d'inquiétude. Trompé dans ses projets d'attaque contre la garnison turque de *Lépante*, il s'efforçait au moins d'humaniser la guerre au profit de tous ; rachetait des femmes et des enfans, offrait une prime pour chaque prisonnier turc ramené vivant, faisait fortifier Missolonghi, et affermissait les habitans dans la pensée de s'ensevelir sous ses ruines. Malgré sa continuelle activité, il se sentait défaillir et ne souhaitait plus que la *fosse du soldat*. Deux nobles sentimens soutenaient son ame : la gloire et l'amour de l'humanité. Ses amis quittèrent Missolonghi ; il resta dans ce *tombereau de boue*, comme il disait énergiquement. Enfin après une longue promenade à cheval, par un violent orage au milieu des marais, entouré de son fastueux cor-

tège de Souliotes, il fut saisi d'une fièvre violente, et, sans médecin, consolé seulement par un ou deux amis fidèles et par les pleurs de ses vieux domestiques, Byron était gisant dans une pauvre et tumultueuse demeure, dont sa garde de Souliotes occupait le rez-de-chaussée. Le jour de Pâques, si joyeusement fêté par les Grecs qui se répandent alors dans les rues, dans les places, en criant : *le Christ est ressuscité !* ce jour, la ville fut moins bruyante, on alla tirer l'artillerie loin des murs, et les habitans s'invitaient l'un l'autre au silence et au recueilement ; le lendemain, au moment où un orage éclatait sur la ville, les Grecs disaient : *Le grand homme se meurt...* Il avait trente-six ans ! Le surlendemain Byron reçut les derniers honneurs selon le rite grec. Son cœur fut seul porté à l'église, déposé dans le sanctuaire au milieu des bénédictions, et le corps fut ramené en Angleterre et enterré dans la sépulture de famille, près de Newstead, à côté de sa mère. Le rang du noble lord était marqué par la magnificence du cortège : des constables et des hérauts d'armes marchaient en avant ; suivait un coursier de bataille couvert de velours noir, conduit par deux pages et monté par un cavalier qui portait à demi-renversée une couronne de pair d'Angleterre ; puis venait le char funèbre et une longue suite en deuil. Pour beaucoup d'âmes pieuses, Byron était en Angleterre une sorte de mauvais génie ; cette impression se mêlait à l'enthousiasme qu'il inspirait aux femmes assez heureuses pour ne connaître que son nom et ses vers. En cela Byron porta la peine de son orgueil, il avait voulu frapper les esprits par une singularité hautaine et mystérieuse, il avait affecté de donner quelques-uns de ses traits à ses héros fantastiques pour se confondre avec eux et se parer de leur audace, il fut pris au mot et soupçonné de crimes qui étaient loin de son ame. Byron n'a jamais conçu fortement qu'un seul type d'homme et un seul type de femme : l'un

sombre, altier, dévoré de chagrin ou insatiable de plaisirs ; l'autre tendre, soumise, dévouée, mais capable de tout quand elle aime. Il affectait toujours dans ses personnages d'unir le vice à la supériorité. Malheureusement, par prétention ou par

légèreté, il a souvent l'ironie d'un mauvais cœur et il diffame également la gloire, la vertu, l'infortune... Byron est un génie puissant et original, dont les défauts ont été imités par notre jeune littérature.

FRAGMENT ANGLAIS.

DARKNESS.

I had a dream, which was not all a dream.
The bright sun was extinguish'd, and the stars
Did wander darkling in the eternal space,
Ragless, and pathless, and the icy earth
Swung blind and blackening in the moonless air.
Morn came and went — and came, and brought no day,
And men forgot their passions in the dread
Of this their desolation ; and all hearts
Were chill'd into a selfish prayer for light :
And they did live by watchfires — and the thrones,
The palaces of crowned kings — the huts,
The habitations of all things which dwell,
Were burnt for beacons ; cities were consumed,
And men were gather'd round their blazing homes
To look once more into each other's face ;
Happy were those who dwelt within the eye
Of the volcanos, and their mountain torch :
A fearful hope was all the world contain'd ;
Forests were set on fire — but hour by hour
They fell and faded — and the crackling trunks
Extinguish'd with a crash — and all was black.
The brows of men by the despairing light
Wore an unearthly aspect, as by fits
The flashes fell upon them ; some lay down
And hid their eyes and wept ; and somedid rest
Their chins upon their clenched hands, and smiled ;
And others hurried to and fro, and fed
Their funeral piles with fuel, and look'd up
With mad disquietude on the dull sky,
The pall of a past world ; and then again
With curses cast them down upon the dust,
And gnash'd their teeth and howl'd. The wild birds
And, terrified, did flutter on the ground, [shriek'd,
And flap their useless wings ; the wildest brutes
Came tame and tremulous ; and vipers crawl'd
And twined themselves among the multitude,
Hissing, but stingless — they were slain for food.

LES TÈNÈBRES.

J'eus un songe, qui n'était pas entièrement un songe.
Le brillant soleil était éteint, et les étoiles erraient dans
l'éternel espace, sans route tracée, sans rayons ; la
terre glacée se balançait aveugle et sombre dans un
ciel sans lune. Le matin vint, s'en fut, revint encore
sans ramener le jour ; les hommes, dans l'effroi que
cette désolation leur causait, oublièrent leurs passions ;
les cœurs ne formaient plus que l'égoïste vœu de revoir
la lumière : on vivait auprès des feux de garde ; les
trônes, les palais des rois couronnés, les habitations,
les chaumières, tout ce qui abrite était brûlé pour
servir de phare. Les hommes incendiaient les cités, et
se réunissaient autour de leurs maisons embrasées, afin
de se voir encore dans les yeux les uns des autres.
Heureux, ceux qui demeuraient auprès des bouches
des volcans et des torches de leurs montagnes ! l'univers
ne renfermait plus qu'une attente de mort. On mit
le feu aux forêts, mais d'heure en heure elles tombaient
et disparaissaient, les troncs pétillans s'éteignaient
avec un craquement, puis tout redevenait noir. A
ces clartés sinistres, les fronts des hommes, quand par
intervalles quelque lueur tombait sur eux, présentaient
un aspect étrange. Les uns étendus sur la terre se ca-
chaient les yeux et pleuraient, les autres appuyaient
leur menton sur leur main fermée et souriaient ; ceux-
ci s'empressaient çà et là pour entretenir leur bûcher
funèbre, et regardaient avec un effroi insensé ce ciel
noir, drap mortuaire d'un monde qui n'est plus ; puis
ils se roulaient dans la poussière, grinçant les dents
et hurlant des imprécations. Les oiseaux sauvages ef-
frayés criaient et s'abattaient sur la terre, agitant leurs
ailes devenues inutiles. Les animaux les plus féroces
s'approchaient doux et tremblans ; les vipères ram-
paient et se glissaient parmi les hommes ; elles sifflaient
encore, mais elles étaient sans dard, on les tuait pour
s'en nourrir. La guerre qui, pour un moment, avait

And war, which for a moment was no more,
 Did glut himself again ; — a meal was bought
 With blood , and each sate sullenly apart ,
 Gorging himself in gloom : no love was left ;
 All earth was but one thought — and that was death ,
 Immediate and inglorious , and the pang
 Of famine fed upon all entrails — Men
 Died , and their bones were tombless as their flesh ;
 The meagre by the meagre were devour'd ,
 Even dogs assail'd their masters , all save one ,
 And he was faithful to a corse , and kept
 The birds and beasts and famish'd men at bay ,
 Till hunger clung them , or the dropping dead
 Lured their lank jaws ; himself sought out no food ,
 But with a piteous and perpetual moan ,
 And a quick desolate cry , licking the hand
 Which answer'd not with a caress — he died .
 The crowd was famish'd by degrees ; but two
 Of an enormous city did survive ,
 And they were enemies : they met beside
 The dying embers of an altar place
 Where had been heap'd a mass of holy things
 For an unholy usage ; they raked up ,
 And shivering scraped with their cold skeleton hand .
 The feeble ashes , and their feeble breath
 Blew for a little life , and made a flame
 Which was a mockery ; then they lifted up
 Their eyes as it grew lighter , and beheld
 Each other's aspects — saw , and shriek'd , and died ;
 Even of their mutual hideousness they died ,
 Unknowing who he was upon whose brow
 Famine had written fiend . The world was void ,
 The populous and the powerful was a lump ,
 Seasonless , herbless , treeless , manless , lifeless —
 A lump of death — a chaos of hard , a clay .
 The rivers , lakes , and ocean all stood still ,
 And nothing stirr'd within their silent depths ;
 Ships sailorless lay rotting on the sea ,
 And their mast fell down piece meal ; as they dropp'd
 They slept on the abyss — without a surge —
 The waves were dead ; the tides were in their grave ,
 The moon , their mistress , had expired before ;
 The winds were wither'd in the stagnant air ,
 And the clouds perish'd ; darkness had no need
 Of aid from them — she was the universe .

BYRON.

cessé , se repaissait de nouvelles victimes . Un repas
 était acheté avec du sang et chacun s'asseyait tristement
 à l'écart et se gorgeait dans l'ombre . Il n'y avait plus
 d'amour , l'univers n'avait qu'une pensée , c'était la
 pensée d'une mort prochaine et sans gloire ; les an-
 goisses de la faim remplissaient toutes les entrailles ;
 les hommes mouraient , leurs os comme leur chair res-
 taient sans sépulture . Les affamés étaient dévorés par
 d'autres affamés ; les chiens même attaquaient leur
 maître , tous , excepté un seul qui était resté fidèle à
 un cadavre et le garda contre les oiseaux , les bêtes et
 les hommes , jusqu'à ce que la faim les épuisant ou que la
 mort arrivant arrêtât leurs faibles machoires : ce chien
 ne désirait pas pour lui de nourriture , seulement il
 faisait entendre un gémissement triste et continu ,
 léchait la main qui ne lui répondait plus par une ca-
 resse , puis poussant un cri déchirant , il mourut ! La
 faim avait fait périr les hommes l'un après l'autre : deux
 habitans d'une grande cité survivaient seuls , c'étaient
 deux ennemis . Ils se rencontrèrent près des cendres
 mourantes d'un autel sur lequel , pour un usage profane ,
 on avait entassé des ornemens sacrés . Avec leurs froides
 mains de squelette ils remuèrent en frémissant les cen-
 dres languissantes ; du faible souffle de leur faible poi-
 trine , un souffle de vie ! ils obtinrent une flamme , une
 dérision ! levèrent les yeux au moment où cette flamme
 croissait , se regardèrent , se virent , poussèrent un cri ,
 et furent frappés de mort . Ils moururent à la vue de
 leur mutuelle hideuseté , sans savoir qui était celui sur
 le front duquel la faim avait tracé : *ennemi* ! Le monde
 était vide , les pays peuplés et puissans n'étaient
 qu'un amas sans saisons , sans prés , sans arbres , sans
 habitans , sans vie : une masse de morts , un cahos d'ar-
 gile durcie . Les rivières , les lacs et l'Océan , tout était
 immobile et rien ne s'agitait dans leurs silencieuses
 profondeurs . Les vaisseaux sans matelots pourrissaient
 sur les mers , les mats tombaient pièce à pièce , et tom-
 bant se coulaient sur l'abîme sans former une vague .
 Les vagues étaient mortes ; les marées étaient dans leur
 tombe : la lune , leur souveraine , était périe avant elles ;
 les vents étaient tombés dans l'air stagnant , les nua-
 ges expiraient , les ténèbres n'avaient plus besoin de
 leur aide : elles étaient l'univers !

Mlle F. R.

Ayuntamiento de Madrid

Éducation.

UN

Rêve de Vieillard.

A noble family ; whose all the brothers were
valliants, and all the sisters virtuous.
WALTER SCOTT.

I

Un soir de 1829, on jouait aux Italiens *I Montichi e I Capuletti*; la salle était pleine; de resplendissantes toilettes brillaient dans chaque loge; M^{lle} Charlotte de Vandermont accompagnée de son frère, le marquis Gaston, et d'une vieille gouvernante dont nous ne parlerons plus, parce que sa place était une véritable sinécure, Charlotte, disons-nous, s'était décidée à venir entendre nos célébrités musicales. Jamais M^{lle} de Vandermont n'avait été plus belle, jamais son front blanc et pur n'avait réfléchi tant de noblesse et de dignité. Placée dans une loge en face de celle de Charlotte, une jeune fille écoutait avec une attention religieuse; une dame était assise à ses côtés; et comme la jeune fille échangeait avec elle des regards de sympathie, Charlotte en conclut que sans doute elle était sa mère. Petite et frêle, doucement affaissée par les émotions que la musique excitait en elle, l'aimable enfant semblait avoir oublié la foule brillante qui l'entourait; parfois une larme roulait sur sa joue, et venait comme une perle précieuse se ba-

lancer aux boucles blondes qui couvraient à moitié son visage. Charlotte, moins absorbée par la musique, l'examinait avec curiosité. Il y avait tant de douceur dans les yeux bleus de cette jolie créature, sa pose était si timide, qu'il était impossible de ne pas se sentir entraînée vers elle. Bientôt les regards de Gaston suivirent ceux de sa sœur, et il admira plus qu'elle encore.

« Connaissez-vous cette jeune personne? demanda-t-il à M. de Novaille, dont la loge touchait à celle de Charlotte.

— C'est la belle-fille du général Lenoir, la plus riche héritière de France.

— Elle paraît bien jeune.

— Seize ans, et cependant on songe à la marier. Plus de vingt partis se sont déjà présentés pour M^{lle} Eglé Salès. Le général voudrait, dit-on, que sa belle-fille se décidât : une fortune de cinq cent mille livres de rente est fort ennuyeuse à administrer quand elle ne vous appartient pas. On assurait il y a deux jours, continua M. de Novaille, que la jeune fille, conseillée par sa mère, s'était prononcée pour le vicomte de Blancay; mais je doute qu'il ait été accepté, Blancay n'a guère que cent mille livres de rente.

— Mais il a un beau nom, dit Charlotte de manière à n'être entendue que de son frère, et j'aime mieux douter que le vicomte se soit en effet proposé.

— Vous êtes sévère, Charlotte.

— Non, mon frère, mais j'ai sur les mésalliances des opinions que je crois saines et raisonnables. Une immense fortune ne vaudra jamais un nom illustre.

— Peut-être, répondit tristement Gaston, le général ne pense-t-il pas comme vous, Charlotte; et le nom de Vandermont, ce nom dont vous êtes si justement fière, jeté dans la balance avec l'immense fortune de sa belle-fille, ne lui paraîtrait pas devoir l'emporter.

— C'est une question sur laquelle le général n'est pas destiné à prononcer, « ré-

pondit Charlotte avec sévérité ; « car l'orgueil de la naissance était le seul défaut de cette noble fille.

En sortant, la foule était grande dans les corridors. M^{lle} Eglé Salès et Charlotte de Vandermont se trouvèrent si près l'une de l'autre, que leurs écharpes de gaze confondirent leurs nuances satinées. Les jeunes personnes échangèrent un regard qui peignait l'admiration qu'elles ressentaient l'une pour l'autre.

Environ quinze jours après cette soirée, la calèche de M^{lle} de Vandermont fut arrêtée sur le pont Royal par un embarras de voitures. Le marquis, assis en face de sa sœur, jetait autour de lui des regards distraits, et n'échangeait avec elle que quelques phrases sans suite, qui cachaient mal sa profonde préoccupation. Charlotte, qui l'examinait avec tristesse, le vit tout-à-coup tressaillir, et guidée par son émotion, elle aperçut, dans un équipage arrêté près du sien, M^{lle} Salès, seule avec sa gouvernante. Les cochers juraient, un porteur d'eau criait à fendre la tête, parce qu'une des roues de sa voiture venait d'être brisée; et la jeune fille, pâle de frayeur, cherchait dans sa gouvernante un appui qu'elle ne trouvait pas, car celle-ci paraissait encore plus tremblante que son élève. Elle leva la tête et vit le regard de Charlotte et celui du marquis attachés sur elle avec tant d'intérêt que, par un mouvement instinctif, elle se rejeta de leur côté. Eglé n'était plus pâle; mais elle tremblait encore. Un grand coup de fouet retentit à ses oreilles, et la lourde voiture qui tenait la sienne captive s'ébranla en lui imprimant un tel soubresaut, qu'Eglé se crut perdue. Elle poussa un petit cri, et serait infailliblement tombée, si deux mains ne l'eussent soutenue avec la plus tendre sollicitude.

« Ne craignez rien, » dit Charlotte de sa voix douce et grave.

Eglé la remercia par un sourire. « Mon Dieu, que j'ai eu peur ! » dit-elle. Dans sa frayeur, sa petite main s'était posée sur le

bord de la calèche, et sa large manche de mousseline, qui retombait en plis nombreux, cachait presque en entier la couronne de duc qui en décorait les panneaux; ses doigts crispés ne s'en détachaient plus, on eût dit qu'elle voulait s'emparer par la force de ces nobles armoiries. Sans doute cette idée frappa l'esprit de Charlotte, car sa figure devint sévère, et quand l'équipage s'éloigna, elle n'adressa qu'un froid salut à celle qu'elle venait de protéger avec tant de bienveillance. Gaston, qui devina les impressions dont l'âme de sa sœur était agitée, devint triste et rêveur.

Forcée de quitter Paris pour aller habiter le château de Keinessem, perdu par la famille pendant la révolution, et que le duc son grand père venait de racheter avec les économies faites sur la fortune de sa petite-fille, Charlotte éprouva la plus vive contrariété quand Gaston refusa de les suivre en Alsace.

« Je vous promets de vous rejoindre aussitôt la fermeture des Italiens, » répondit-il à sa sœur qui insistait fortement pour qu'il les accompagnât; et ne voulant point faire intervenir l'autorité de son aïeul, Charlotte partit emportant dans son âme mille inquiétudes dont l'orgueil de caste l'empêcha de s'avouer toute l'étendue.

II

« Que pouvez-vous donc faire à Paris, Gaston ? voilà la première quinzaine d'avril qui s'écoule et vous deviez nous rejoindre si promptement !... Je vous l'avoue, mon frère, je suis inquiète, et notre aïeul le devine. J'ai très-bien compris que vous désiriez assister à la dernière représentation des Italiens, car je partage votre enthousiasme pour Lablache et Rubini; mais maintenant qui donc peut vous retenir ?... Tenez, Gaston, je sens que je deviens curieuse comme une pensionnaire, j'aime mieux m'arrêter, et vous dire tout simple-

ment que je désire votre présence, qu'elle est indispensable ici pour l'arrangement de nos affaires; car j'ai juste assez de perspicacité pour m'apercevoir qu'elles vont très-mal entre les mains d'un vieillard et d'une fille inhabile.

Adieu, mon frère, arrivez vite.

Charlotte DE VANDERMONT. »

Comme elle traçait ces lignes rapides dans lesquelles elle ne laissait voir que la moitié de sa préoccupation à celui qui la causait, Charlotte était assise dans un de ces larges fauteuils gothiques, qui semblent inventés pour mieux faire ressortir des formes jeunes et délicates. Vêtue d'une robe blanche en mousseline des Indes, elle était belle de cette beauté toute d'expression, dont le charme est si puissant quand il est uni à une âme noble et pure, à une imagination créatrice, et surtout à cette force de volonté, complètement si rare de ces organisations d'élite : une taille admirable mais trop élevée peut-être donnait à Charlotte de Vandermont un air de dignité si grave, qu'il eût éloigné d'elle, si le plus ravissant sourire et l'organe le plus doux n'étaient venus répondre de ses dispositions bienveillantes. Dans ce moment, ses grands yeux noirs, où brillait une intelligence supérieure, étaient voilés par une sorte de mélancolie, et cependant il y avait sur sa bouche, quelquefois un peu dédaigneuse, un air de confiance et de résolution, qui semblait presque un défi lancé contre le sort; on eût dit à la voir ainsi pensive, mais sans abattement, qu'elle était décidée à le dominer quel qu'il fût. Absorbée par ses réflexions, les sourcils de Charlotte si fins, si déliés, qu'ils semblaient tracés au pinceau, s'élevaient légèrement froncés. Son front s'inclinait, mais elle le releva tout-à-coup avec une expression de fierté aristocratique, plia sa lettre, sonna, donna l'ordre au domestique qui parut de la porter à l'instant à la poste de Schelestadt,

puis descendit le grand escalier d'un pas lent et mesuré, et avec un calme apparent, qui dans les dispositions où se trouvait son âme prouvait assez quel empire elle savait exercer sur elle-même. Quand elle entra chez son aïeul, dont l'appartement était au rez-de-chaussée, le visage de Charlotte était presque joyeux.

Les matinées étaient froides encore, et le vieillard se trouvait placé devant un feu très-vif qui réchauffait à peine ses membres glacés par l'âge. Ses regards se dirigeaient vers une fenêtre de laquelle on découvrait une des plus riches campagnes de l'Alsace. Le duc de Vandermont reconnut les pas de sa petite-fille, et fit un mouvement pour essayer de se lever, tant ses habitudes de politesse et de déférence envers les femmes avaient conservé de force. Charlotte plaça sa main blanche et délicate dans celle qu'il lui tendait.

« Vous avez bien dormi, j'espère, mon père ? dit-elle en s'asseyant.

— Très-bien, répondit-il avec un sourire, ma santé revient, et si votre frère était ici, je tenterais une longue promenade.

— Dans votre parc ? dit-elle en le regardant avec finesse.

— Oh ! non, le parc de Keinnessem est fort beau, mais je voudrais aller plus loin. Il montrait de la main à sa petite fille le Kœnigsbourg, dont le plateau enveloppé d'un léger brouillard se confondait avec le ciel.

— Voilà de l'ambition, répondit-elle gaiement, et j'ai bien envie de vous gronder; vous devenez très-difficile à maintenir dans les bornes d'une modération sage et raisonnée. Aimer les ruines comme un poète ! Que fera donc mon frère ?

— Je crains bien qu'il ne puisse faire mieux que moi, répondit le duc dont le regard s'attrista; il pleurera sur ces nobles décombres, mais il ne pourra leur rendre cette splendeur que je regrette. Charlotte, ajouta-t-il d'une voix émue, j'ai tort de venir ici, cette vue me fait

— Ah! s'il en est ainsi, repartons aujourd'hui, à l'instant même! s'écria M^{lle} de Vandermont; mieux eût valu cent fois que vous ne revissiez jamais ce lieu.

— Mes murmures ne sont pas chrétiens, reprit le duc avec gravité; et je devrais remercier Dieu: n'a-t-il pas exaucé la moitié de mon vœu le plus cher? n'ai-je pas, grâce à vous, mes enfans, retrouvé ce château bien-aimé où s'est écoulée ma jeunesse? Pourquoi donc m'affecter, comme un vieillard, de cette décadence qui me rappelle la mienne? Oh! croyez-le cependant, Charlotte, ce n'est pas dans une ambition vulgaire que ces regrets prennent leur source; mais la sainteté des souvenirs, mais l'impuissant désir de laisser à votre frère quelque chose de grand comme le nom qu'il porte, se sont trop emparés de mon âme; je le sens, Charlotte, je dois employer les dernières forces qui me restent à lutter contre ces inutiles regrets. Voilà les dernières plaintes que vous entendrez, je vous le promets. »

En parlant, le duc s'était emparé d'une longue-vue déposée sur la cheminée; il s'appuya sur le bras de sa petite-fille, et tous deux s'avancèrent vers la fenêtre.

« J'ai tout reconnu! s'écria le duc avec vivacité. Voyez, à gauche, cette tour couverte de mousse; c'est là que ma tante la chanoinesse, cette baronne de Beisselengen, dont je vous ai si souvent parlé, venait passer ses heures de travail et de recueillement. Combien de fois n'ai-je pas gravi cette montagne à pas de loup, afin de monter ensuite sur cette plate-forme du milieu, encore debout à cette époque, et maintenant à moitié détruite, où j'avais caché la vieille armure de chevalier dont j'aimais à m'affubler en secret! Tout cela est bien loin de moi; mes cheveux ont blanchi, mon front est devenu chauve, et ces souvenirs sont restés suaves et jeunes, et mon cœur bat encore avec vivacité, quand je me retrace cette joie si vive, ces transports si bruyans; lorsqu'en parcourant ces ruines qu'on

m'avait appris à vénérer, je découvrais quelque retraite inconnue, quelques vestiges encore debout de notre grandeur passée! »

En parlant, la voix du duc s'était voilée de larmes, ses jambes fléchissaient. Le soutenant presque dans ses bras, calme et pourtant profondément émue, la jeune fille semblait être l'ange chargée de veiller aux destinées de sa noble famille, et occupée dans ce moment à soutenir et consoler le dernier de ses fils devenu vieillard. En effet, dans le cœur du duc et dans celui de Charlotte s'étaient réfugiées les dernières lueurs de la pensée féodale; avec eux devaient mourir les souvenirs du passé, la tradition sainte, et les vertus orgueilleuses de leurs ancêtres allaient cesser d'être transmises. Gaston, l'élégant jeune homme aux manières douces et polies, aux habitudes timides et frivoles, ne semblait-il pas destiné à commencer avec lui cette nouvelle lignée d'hommes qui nient le passé, doutent de l'avenir, et renferment leur ambition et leurs espérances dans ce présent qu'ils méprisent et qui les domine, eux, pauvres pygmées! dont le regard se baisse doucement vers la terre parce qu'ils manquent de cette foi consolante et forte qui le fait s'élever vers le ciel? Ne dirait-on pas qu'ils se sentent trop petits pour l'éternité? Gaston s'était fait le Charles du Berlichengen de Goethe, le nom de Vandermont devait vivre, mais sa noble race était éteinte...

Il y avait huit siècles au moins qu'une magnifique alliance avait fait passer dans la famille des Vandermont des biens immenses et des dignités sans nombre. Une descendante des barons de Beisselengen, en apportant à son époux un noble caractère et des vertus touchantes, avait donné une illustration nouvelle au nom déjà illustre du duc de Vandermont. Héritière du château féodal du Kœnigsbourg, et des villages bâtis dans la vallée et sur le revers de la montagne, cette première duchesse avait vu plus d'une

fois, du haut de ses tours imposantes, l'ennemi battu et mis en fuite. Moins heureux qu'elle, ses petits-fils subirent les vicissitudes attachées à de hautes destinées, et quand Albert de Vandermont, l'aïeul de Charlotte, vint au monde, la famille dont nous esquissons l'histoire n'habitait plus que le moderne château de Keinessem; mais le Kœnisbourg à moitié détruit dominait toujours la vallée, et semblait veiller sur elle comme un mystérieux protecteur. Constamment en face de ces ruines sacrées, le jeune Albert, d'un caractère mélancolique et fier, les avait plus d'une fois relevées par sa pensée, et ce rêve de son enfance vint encore bercer sa vieillesse. Orphelins de bonne heure, Gaston et Charlotte conservaient tous deux à leur aïeul une vénération et un respect inaltérable, mais la dernière lui avait voué un culte si profond, une adoration si vive, que malgré sa beauté reconnue et sa fortune déjà considérable par sa mère, Charlotte allait atteindre sa vingt-et-unième année, sans qu'aucun parti eût osé se présenter pour elle. Indépendante et fière, elle inspirait tant d'admiration qu'il semblait qu'on dût lui faire injure, en lui proposant de s'arracher aux soins et au dévouement si absolu qui, jusque-là, avaient fait la plus douce occupation de sa vie.

III.

Ce Gaston si désiré, si impatiemment attendu par le duc et sa petite-fille, arriva enfin par une froide matinée d'avril; un seul regard jeté sur son frère en apprit à M^{lle} de Vandermont plus qu'elle n'en désirait savoir. Le marquis était malheureux. Lablache et Rubini n'avaient pas seuls les honneurs de sa passion pour les Italiens. Charlotte n'interrogea point, et Gaston, qui connaissait les antipathies de sa sœur, mit tous ses soins à cacher un secret qu'il croyait n'avoir point été deviné.

Les six mois que la famille de Vandermont passa au Keinessem furent tristes

pour tous ses membres. Entre ces trois personnes qui avaient chacune une plaie secrète sur laquelle elles pleuraient dans l'isolement, ne régnait point une confiance absolue. Charlotte, douée d'une plus grande somme d'énergie et de courage, se débattait vainement pour trouver une issue qui leur permit de recouvrer la paix. Quand elle voyait son vénérable aïeul marcher rapidement vers la tombe, en emportant un regret au cœur, Charlotte déplorait son impuissance. Quand la tête soucieuse de Gaston s'inclinait sur sa poitrine, et que ces primitifs dégoûts menaçaient d'empoisonner toute une vie, parce que l'âme du jeune homme était trop faible pour supporter ces luttes intérieures qui la déchirent et l'éclairent, Charlotte se demandait s'il n'y avait pas une sorte de cruauté dans cette désapprobation silencieuse qu'elle opposait à son frère; elle en vint jusqu'à douter d'elle-même, de sa générosité, de son jugement. Tout fut remis en question; elle avait perdu cette sécurité d'une conscience pure, cette foi en elle, qui l'avaient soutenu jusque là.

Charlotte se trouvait dans ces tristes dispositions morales, quand le duc et le marquis tombèrent malades presque en même temps; mais tous deux assurèrent pouvoir supporter le voyage. Le duc insista particulièrement pour hâter le départ, car il croyait sa fin prochaine; la minorité de Charlotte finissait dans quelques jours, et il voulait avant de mourir liquider ses comptes de tutèle.

En arrivant à Paris, le duc allait mieux, mais Gaston donnait de sérieuses inquiétudes. Le médecin, interrogé par Charlotte, fit des prédictions sinistres; elle n'hésita plus, et se rendit chez son aïeul. Quand elle le quitta, son visage avait retrouvé le calme qui suit presque toujours une résolution positivement arrêtée; quelques minutes après, Charlotte était seule devant sa table à écrire... Mon père a raison, pensa-t-elle tout haut, le remède

est violent ; mais la tache qu'il laissera aura disparu dans cent ans. Elle copia cette lettre que le duc venait d'écrire à M^{me} la marquise de la Boulay ,

« Madame ,

» Je n'ai point oublié que lorsque je
» me trouvais seul chargé de veiller sur
» deux orphelins, vous m'offrites pour les
» diriger votre expérience maternelle.
» L'intérêt bienveillant et tendre dont
» vous avez depuis cette époque entouré
» mes petits-fils fait que je n'hésite point
» à m'adresser à vous, madame, pour
» hâter la réussite d'un projet auquel l'un
» des enfans de votre adoption semble
» avoir attaché son bonheur. Le marquis
» de Vandermont, séduit par les grâces
» naïves de M^{lle} Salès, belle-fille du gé-
» néral Lenoir, désire obtenir votre in-
» tercession pour solliciter sa main. Là,
» comme ailleurs, madame, votre in-
» fluence est assurée. Vous pouvez an-
» noncer à M. le général Lenoir que
» M^{lle} de Vandermont, ma petite-fille, re-
» nonce en faveur de son frère à la fortune
» qu'elle doit posséder à ma mort ; cette
» fortune qui s'élève à deux cent mille
» livres de rentes, jointe aux cent qua-
» tre-vingt mille livres de la succession
» de sa mère, assure à mon petit-fils une
» assez belle existence, pour qu'on ne
» puisse le soupçonner d'avoir été unique-
» ment dirigé par des motifs d'intérêt.

» Daignez, etc. ,

» Duc de VANDERMONT. »

Peut-être en substituant sa pensée à la place de cette loi d'égalité dans les partages, qu'elle appelait dévastatrice, Charlotte trouvait-elle une satisfaction secrète qui la dédommageait amplement des sacrifices qu'elle s'imposait. La suprématie dans la famille, cette espèce de sacerdoce temporel, lui avait toujours paru une chose respectable et sacrée.

La famille Lenoir accepta avec reconnaissance tous les arrangemens proposés par la respectable dame chargée des premières ouvertures, mais le général exi-

geait à son tour que le mariage arrêté ne se célébrât qu'à la fin de la belle saison. Le marquis ignorait les sacrifices de sa sœur, heureux d'être agréé par M^{lle} Salès, il avait retrouvé sa santé, et se préparait à suivre M. Lenoir qui allait visiter les propriétés de sa belle-fille, et en particulier des mines qui rapportaient d'immenses revenus, mais dont la difficile administration demandait une étude spéciale. Eglé et sa mère passaient l'été dans le département du Nord ; Charlotte et son père se disposaient à se mettre en route pour l'Alsace. La veille du jour fixé pour le départ, M^{lle} de Vandermont fit prier son frère de passer chez elle. Gaston suivit la femme de chambre avec un trouble secret, car jamais Charlotte n'avait mis tant de solennité pour réclamer sa visite, et c'était toujours près de leur père qu'avaient lieu leurs plus intimes causeries. Il trouva sa sœur debout et prête à sortir ; depuis sa majorité, sa vie se passait dans une activité continuelle.

« Mon ami, dit-elle en lui tendant la main avec une expression de gaieté qu'il ne lui avait pas vue depuis long-temps, vous voyez devant vous une femme ruinée sans ressources, et qui vous demande pour l'avenir une franche hospitalité. »

Il crut que sa sœur plaisantait, et répondit en s'inclinant :

« M^{lle} de Vandermont sait bien qu'elle honorera toujours par sa présence le lieu qu'il lui plaira de choisir pour asile.

— Ceci est très-bien, répondit-elle, mais je parle sérieusement, car je ne possède plus au monde que les diamans de ma mère.

— Alors, ma sœur voudra bien me dire ce qu'elle a fait de sa fortune. »

Pour toute réponse, Charlotte tira de sa table à ouvrage des titres d'hypothèques qui engageaient toutes ses propriétés.

Gaston recula de surprise.

« Vous le voyez, dit-elle avec gravité, votre sœur s'est ruinée par de folles dépenses.

— Vous en êtes incapable, s'écria-t-il vivement, ou bien il faut qu'à cette folie soit rattachée une idée grande et généreuse. Après tout, ce malheur n'est pas sans remède, ce que je possède est à vous, Charlotte....

— Merci de votre offre, mon frère, merci de votre bonne opinion, surtout; je vous prouverai que je la mérite; et voyant qu'il s'apprêtait à questionner, elle l'arrêta par un geste suppliant: Pas un mot sur ce sujet, dit-elle; je vous demande seulement dans votre château, pour le jour où j'en aurai besoin, un parloir modeste où je pourrai recevoir mes amis, et jouer avec vos enfans; puis un oratoire bien retiré, où, sans crainte d'être interrompue, je prierai Dieu de vous rendre digne de toutes les gloires que je vous désire...

— Ma noble sœur! » s'écria Gaston qui ploya presque le genou devant elle, tant elle lui semblait pure et sainte. Charlotte aussi était profondément émue; pour s'arracher aux impressions qui les dominaient tous deux, elle dit avec vivacité:

« Je vais sortir, car j'ai encore bien des arrangemens à prendre aujourd'hui, et je veux voir Eglé ce soir; nous nous retrouverons. Adieu, mon frère. »

IV.

C'était par une chaude matinée; l'air était pur, le ciel sans nuages; le soleil, encore à moitié caché par le Kœnigsbourg, inondait l'aile droite du vieux château d'une si grande quantité de lumière, qu'il était possible même à l'œil nu d'en saisir jusqu'aux moindres détails. Le duc de Vandermont, assis devant cette croisée que nous connaissons déjà, ne pouvait en détacher la vue. Tout-à-coup ses lèvres s'entr'ouvrent, un cri s'en échappe, et toute l'âme du vieillard passe dans son regard... Après un instant de muette contemplation, il secoua la tête, et dit tristement: « Mon Dieu, quelle puissance vous donnez aux illusions! »

Il avait cru voir sa tour favorite, celle placée au nord-est du château, et dont les débris couvraient le sol, se dresser droite et fière comme si, pour s'élancer ainsi resplendissante et parée, elle n'avait eu qu'à secouer son manteau de brouillard, et que la main du temps ne se fût jamais appesantie sur elle.

Le duc malade depuis plus d'un mois venait d'écrire à son petit-fils qu'il ne pourrait, comme il l'avait promis, assister à son mariage, mais que des appartemens venaient, par les soins de Charlotte, d'être préparés au Keinessem pour recevoir la future marquise. Cette lettre était longue, elle l'avait fatigué, et, passant sa main sur ses yeux, il se rassit dans son fauteuil, mais sans oser regarder le Kœnigsbourg. Lorsqu'il entendit le pas de Charlotte, il éprouva cette sensation que produisent dans l'obscurité les sons d'une voix amie. Le duc pensait avoir le délire.

Depuis cet instant, le nom du château bien-aimé fut banni des causeries du père et de la fille. Si quelques mots prononcés par elle tendaient à y faire allusion, le duc n'avait pas l'air de les comprendre; il affectait du calme, parlait plus lentement, et écoutait Charlotte avec un secret effroi. M. de Vandermont se croyait atteint d'une aliénation mentale: tous les matins il passait une heure ou deux, l'œil attaché à sa longue-vue, et chaque jour sa première illusion s'agrandissait et devenait palpable. Ce n'était plus seulement la tour de l'est, mais les hautes murailles, les longues fenêtres en ogives, la façade si richement ornée de sculptures... enfin le Kœnigsbourg tout entier qui semblait sortir du brouillard. C'était bien le vieux château majestueux et sombre, tel que le représentait un dessin tracé sous les yeux de son père....

Le duc se traîna jusqu'au secrétaire qui renfermait ses parchemins; le dessin reposait dans son étui de maroquin doré. Seulement en l'examinant avec cette minutieuse attention que les vieillards met-

tent à leurs recherches , il y découvrit un légère tache de crayon.

Sans doute Charlotte en a voulu prendre une copie, pensa-t-il tout haut ; ce ne fut pas son fils qu'il soupçonna... Les futures destinées de cette famille n'étaient-elles pas écrites dans ce mot ?

Constamment dominé par cette crainte de la folie, le duc n'osa faire aucune question, car pour rien au monde il n'eût voulu qu'on soupçonnât le désordre de ses idées.... Une lettre de Gaston, qui annonçait son arrivée, vint heureusement changer le cours de ses pensées habituelles.

Le jour où le jeune couple était attendu au Kœnigsbourg, le duc et M^{lle} de Vandermont, dès qu'ils entendirent le fouet des postillons, descendirent jusqu'au vestibule. Le noble vieillard ne sentait plus ses douleurs, il avait retrouvé l'exquise galanterie de sa jeunesse, et ce fut debout et la tête découverte qu'il voulut recevoir sa belle-fille... Charlotte elle-même était rayonnante, pour elle il n'y avait plus d'Églé Salès, la pupille du général Lenoir avait disparu, elle ne vit dans la jeune femme qui la conjurait de l'aimer que la marquise de Vandermont, l'une des dépositaires de l'honneur de la famille. Traitée avec tant de respect et de tendresse, la jeune femme prit une plus grande idée d'elle-même. Cette nature élégante et souple s'éleva sans efforts jusqu'à la hauteur de sa position nouvelle. En la voyant ainsi gracieuse et digne, Charlotte, dont rien ne pouvait ébranler les opinions sur la noblesse native et transmissible, remercia Dieu de toute son âme du miracle qu'il opérait en leur faveur.

Le soir même de cette journée qui devait faire époque dans la vie de tous, Charlotte vint réclamer une grâce de son père.

« M^{lle} de Vandermont sait bien que je suis à ses ordres, répondit le duc qui, distrait par l'arrivée de sa belle-fille, avait repris une partie de sa gaieté.

— Eh bien ! dit-elle, consentez à venir

faire une promenade de famille jusque chez votre vieille amie, la comtesse de La-boulay?... Votre chaise à porteurs sera si moelleusement arrangée, vos gens recevront des ordres si sévères sur la manière de régler leur marche, qu'il est absolument impossible que vous en éprouviez la moindre fatigue. Nous arriverons tard chez la comtesse, et nous y passerons la journée de demain.

— Mais nous la gênerons !

— Pas le moins du monde ! je vais la faire prévenir.

— Je vois que votre majesté a tout arrangé, dit le duc en baisant la main de sa petite-fille. »

Charlotte sourit, car elle savait qu'il fallait que son père fût heureux pour avoir l'envie de se moquer d'elle. Elle prit si bien ses mesures que, lorsqu'on se mit en route, la nuit devenait tout-à-fait noire. Les trois enfans du duc étaient montés à cheval, et entouraient la chaise comme une escorte d'honneur. Pendant quelques instans on suivit le sentier qui longeait la montagne.

« Maintenant, à gauche ! dit Charlotte au domestique qui marchait en avant.

— Mais c'est le chemin du Kœnigsbourg, dit Gaston en se penchant à l'oreille de sa sœur.

— Nous y allons, répondit-elle.

— Quoi ! s'écria Eglé, à ce vieux château dont vous m'avez parlé, Gaston ? et elle se pressait contre son mari.

— Madame, dit Charlotte avec gravité, de nobles femmes ont habité ce château dont le nom vous fait trembler.

— Mais je vous en conjure, ma sœur, reprit Gaston avec inquiétude, dites-moi votre projet ?

— Ayez patience, répondit-elle. » Puis s'approchant de la chaise à porteurs, elle vit que le duc dormait profondément, la tête appuyée sur ses coussins.

Quand elle rejoignit son frère, le chemin avait tourné, le Kœnigsbourg était devant eux, et la duc, se dégageant

des nuages qui l'avaient cachée, semblait vouloir saluer la bien-venue des voyageurs. Gaston n'interrogea plus, il avait compris.

« Il y a de la magie dans tout ceci, dit-il.

— Dites du temps et de l'argent.

— Vous êtes une fée, Charlotte, continua le marquis d'une voix émue.

— Non, reprit-elle, mais une femme heureuse. »

Quand le duc s'éveilla, le lendemain, il fut frappé de la magnificence qui régnait autour de lui. « Je ne connaissais pas cet appartement; la comtesse l'a bien richement meublé, » pensa-t-il; puis il sonna son valet de chambre, et se prépara à sa toilette. Elle était à peine terminée, que ses enfans lui firent demander la permission de passer chez lui, et entrèrent quelques minutes après. La jeune marquise ainsi que sa belle-sœur étaient parées comme pour un jour de fête; il y avait de la gaieté sur le visage de la première, mais celui de Charlotte exprimait une joie grave et recueillie, une exaltation comprimée, qui n'échappa point au duc de Vandermont.

« Mon père, dit Charlotte, permettez-moi de vous conduire à ce balcon de pierre, d'où l'on découvre le plus admirable paysage. »

Le duc s'appuya sur le bras de sa petite-fille; il la sentit trembler, elle était pâle...

« Mon enfant, ma bien-aimée Charlotte, que se passe-t-il en vous? s'écria-t-il oubliant tout, excepté sa tendresse pour elle.

— Oh! regardez, mon père, regardez, je vous en conjure! » la voix de Charlotte était brisée.

Le duc ne jeta devant lui qu'un coup d'œil rapide, et ses jambes fléchirent, ses yeux se fermèrent à moitié. Cette fois encore il avait tout reconnu, ses illusions étaient vraies, son rêve était accompli...

Charlotte, à genoux devant lui, semblait anéantie sous le poids de son émotion.

« Ma fille, chère consolatrice de mon vieil-

lesse! vous étiez donc l'ange chargée de déposer mes souhaits aux pieds de Dieu, et de les en rapporter satisfaits! Sois bénie, continua-t-il en joignant ses mains sur la tête de sa fille, sois bénie mille fois, pour tout le bonheur que tu m'as donné!... Et vous, dit-il à Gaston et à sa compagne aussi agenouillés devant lui, puissiez-vous rendre à ce lieu sa splendeur première: puissent vos fils transmettre à ceux qui naîtront d'eux le berceau où s'abritera leur enfance!... Puis unissant la petite main d'Eglé à celle du marquis, il ajouta avec une religieuse émotion: « Faites tous deux qu'on puisse toujours appliquer aux Vandermont ce que le célèbre romancier anglais dit d'une illustre maison d'Écosse: *C'était une noble famille, dont tous les frères étaient vaillans et toutes les sœurs vertueuses.* »

M^{me} JULIETTE BÉCARD.

LES

Deux Briques du Diable.

LÉGENDE FANTASTIQUE.

Soudain la ronde immense
Comme un ouragan sombre en tournoyant commence.
Victor Hugo.

I.

Il y avait une fois à la fauconnerie du château de Villeray, dans une ferme située à peu de distance de Saint-Germain-des-Groais, petite ville du Perche, une nombreuse famille de paysans rassemblée autour d'une grande table où se voyaient épars les restes d'un souper frugal, mais abondant.

« Ma foi! maître Guérin, s'écria un des jeunes paysans en frappant la table de son poing, vous nous avez bien régelés pour votre fête; mais ce n'est pas tout: il faut que vous nous fassiez danser, car il ne peut y avoir sans cela de belle fête.

— Il faut danser ! répétèrent tout d'une voix les jeunes filles.

— J'y ai déjà songé, répondit maître Guérin en se tournant vers un coin de la salle où l'on voyait un rideau de serge verte, le signe de Jésus au milieu ; mais faites attention que la grand'mère est couchée là, et que si l'on faisait trop de bruit...

— C'est égal ! c'est égal ! interrompit la voix sélée de la mère Guérin derrière le rideau de serge verte ; que je ne vous empêche pas de vous amuser, mes enfans ! j'oublierai que je suis malade, si je vous vois tous en gaité. Et puis, la petite est là avec moi ; elle me tiendra compagnie.

— Merci, merci ! bonne mère, s'écria-t-on de toutes parts ; mais alors il nous faut un violonneur : il n'y a point de danse sans violon.

— Aille en chercher qui voudra, dit une voix ; ce ne sera pas moi qui me hasarderai à courir les champs tout seul par une nuit comme celle-ci.

— Comment ! il fait clair de lune, répondit maître Guérin.

— Oui, il y a un moment, la lune dardait encore quelques rayons ternes et rougeâtres ; mais à présent elle vient de s'enterrer sous un gros nuage noir ; une large goutte d'eau m'est tout-à-l'heure tombée sur la main quand j'ai passé mon bras à travers les barreaux de la fenêtre. Et puis, n'entendez-vous pas le chien qui hurle ? Toutes les fois que j'ai entendu le chien hurler, il m'est arrivé malheur. »

Une explosion de murmures accueillit ces paroles de mauvais présage.

« Si personne ne veut y aller, dit maître Guérin, j'irai, moi ! avec mon bâton de bois de frêne et ma bourse vide, je ne crains pas les voleurs. Mes jeunes gens, je vous amènerai un violonneur, quand même je vous amènerais le diable.

II.

Il lui fallait traverser une pièce de terre appelée Grand-Perrier, et passer par un

chemin creux conduisant à Heurtebise, où demeurerait le ménétrier. La nuit était noire et Guérin marchait vite. « Quel est ce bruit ? se dit-il ; ne sont-ce pas des feuilles que le vent agite, des branches qui se froissent à mes côtés et au-dessus de ma tête ? » Cependant la plaine était rase, et il n'y avait aucun arbre autour de lui. Il marcha plus vite. « Qu'est-ce que j'entends ? se dit-il après ; c'est comme des volets qui battent des murailles, comme des murs qui s'écroulent ? » Cependant la ferme et le village étaient loin et il n'y avait aucune maison autour de lui. Il marcha plus vite encore. Il était arrivé à l'entrée du chemin creux, à un endroit d'où, pendant le jour, on apercevait une grande enseigne qui représentait saint Germain tenant une épée nue. Guérin dirigea ses yeux vers l'endroit où devait être l'image peinte en rouge : « Qu'est-ce que je vois, se dit-il, il semble que l'épée du saint est enflammée et scintille : c'est un éclair, sans doute ; cependant l'éclair est rapide comme un clin-d'œil, et l'épée flamboie toujours... »

En ce moment, il fut surpris d'entendre, à quelque distance devant lui, des sons comme ceux d'un violon. Il s'arrêta pour écouter ; les sons avaient cessé. Ils recommencèrent un instant, puis cessèrent encore aussitôt. « C'est le vent qui siffle, » dit Guérin, qui allait continuer sa route, quand il vit comme une grande ombre noire se lever de terre et marcher droit à lui. L'ombre s'arrêta et dit : « Où donc allez-vous ainsi, mon camarade ? » Cette voix était inconnue à Guérin, pourtant il n'eut pas peur.

« Je vais au village, nos filles veulent danser ; et je leur ai promis de leur amener un violonneur, quand même j'amènerais le diable. »

L'étranger se mit à rire d'une façon étrange. « Vous n'aurez pas à courir bien loin, dit-il. » En même temps il ouvrit les deux pans de son large manteau noir, semblables à deux ailes de chauve-souris,

et montra un violon attaché à sa ceinture.
« J'irai faire danser vos filles.

— Vous êtes, en vérité, trop bon, monsieur. Au fait, je fais bien de profiter de votre complaisance; le ménétrier du village doit être couché; et puis, il me semble qu'un orage se forme.

— C'est vrai, dit l'étranger; » et tous deux s'acheminèrent rapidement dans le chemin creux. Le vent s'y engouffrait et produisait des bruits sinistres. Tantôt Guérin croyait qu'un cheval essoufflé accourait derrière lui au grand galop; tantôt qu'un vol de corbeaux croassait et battait des ailes au-dessus de sa tête, ou qu'un troupeau de moutons noirs s'enfuyait devant lui en bêlant; ou bien c'étaient des bouleaux pâles qui trottaient avec un bruit semblable à des ossemens de squelettes qui s'entrechoquent, ou bien des trembles qui agitaient leurs milliers de prunelles blanches: de larges gouttes d'eau claquaient sur la terre sèche, et de temps en temps brillait un éclair qui, en s'éteignant, rendait l'obscurité plus profonde.

Guérin et le violonneux marchaient en silence. Guérin commençait à avoir peur, mais il se rassura en voyant luire les fenêtres de la ferme. « Quel temps et quelle nuit! dit-il. Décidément, si je n'étais avec vous, j'aurais peur de rencontrer le diable.

— Je le crois, » reprit son compagnon, qui se mit à rire d'une façon encore plus étrange.

III.

Lorsqu'ils entrèrent dans la ferme, on les accueillit avec transports, et les danseurs ne furent pas longs à se mettre en place. Le violonneux monta aussitôt sur la huche, promena son archet sur les cordes de son instrument, et s'écria :

« Ça, commencez, jeunes gens et jeunes filles, livrez-vous à la joie, car, dans ce monde, les heures de la douleur sont

plus longues que celles du plaisir! » Et les jeunes gens et les jeunes filles dansèrent. Peu à peu la danse devint plus animée, à mesure que les notes du violon se succédaient plus rapides et plus retentissantes.

« La danse! qu'y a-t-il de comparable à la danse? reprit le violonneux, quand tout est rires et folies, l'église est froide et silencieuse; les genoux s'y meurtrissent sur les dalles, chaque regard des saints est un regard de reproche. Jeunes gens et jeunes filles, livrez-vous donc à la joie, car dans ce monde, les heures de la douleur sont plus longues que celles du plaisir. »

Et chaque note qui s'échappait de l'instrument du violonneux était une note de feu qui faisait bondir les joyeux quadrilles. Déjà la danse devenait plus bruyante et les rires plus éclatans; cependant on entendait la pluie tomber au dehors, le vent mugir et la foudre gronder; et la voix du violonneux reprit : « Ecoutez! comme la tempête retentit au loin! on dirait que les arbres se déracinent pour danser la grande ronde; on dirait que chacune de leurs feuilles est une gueule de serpent qui siffle. Ecoutez! n'entendez-vous pas, tantôt comme des soufflets d'orgue qui glapissent, tantôt comme des loups qui hurlent. Ecoutez! on dirait un char de géant qui roule et fait crouler les montagnes sous sa roue pesante. Mais que nous importe l'orage qui mugit, le vent qui siffle, le tonnerre qui gronde? Dansez, jeunes gens et jeunes filles; livrez-vous à la joie; car, dans ce monde, les heures de la douleur sont plus longues que celles du plaisir. »

Au même instant, une petite main entr'ouvrit les rideaux de serge verte, et un léger cri se fit entendre. Le violonneux tourna tout-à-coup de ce côté, frissonna et ralentit un instant le mouvement frénétique de son archet sur les cordes. C'est que là, derrière ce rideau, était une enfant âgée de tout au plus de six années, qui

n'avait point encore péché, et qui était pure devant Dieu ; une enfant qui jouissait des privilèges qu'ont les esprits célestes ; car la boue de la terre n'avait point encore taché sa belle robe d'ange.

La nuit était déjà avancée ; mais la mère Guérin et la petite fille ne dormaient pas, tant les danseurs et la musique faisaient de bruit. L'enfant entr'ouvrit encore une fois le rideau, jeta encore un cri de frayeur, mit ses deux mains sur ses yeux, et alla se blottir sous la couverture de sa grand'mère en disant : « Mère-grand', mais qu'a donc le violonneur ? Que de feu ! que de feu ! du feu sur la tête ! du feu dans les yeux ! du feu aux mains ! du feu aux pieds ! du feu partout ! — Allons, petite, tu rêves. Dors ! — Mais non, je ne rêve pas, mère-grand' : voyez ! — Qui donc, petite ? — Mais le violonneur, mère-grand'. Oh ! que de feu ! que de feu ! »

La mère Guérin ouvrit le rideau, et sentit comme une odeur de soufre... « Oh ! Jésus ! s'écria-t-elle, quelle pensée ! les enfans ont le don de deviner ; si ce violonneur était le diable ! et elle appela son fils : Guérin ! Guérin ! »

Guérin passa auprès de l'alcove en dansant et en éclatant de rire, il n'entendait pas sa mère. Et la danse devenait de plus en plus bruyante, et les rires éclataient de plus en plus forts, à mesure que les notes du violon se succédaient plus rapides et plus retentissantes.

La mère Guérin appelait toujours son fils qui passait et repassait comme un éclair. Alors elle étendit la main à travers les rideaux pour l'arrêter au passage, mais il lui échappait comme une couleuvre. Enfin elle se leva sur ses genoux, et le corps penché en avant, parvint à saisir son fils, l'entraîna violemment dans l'alcove, et retomba sur son lit, affaiblie par cet effort.

« Comment ! vous ne dansez pas, ma mère ? dit Guérin. Venez donc avec les autres, ma mère ! vous êtes vraiment

bien belle et bien parée pour le bal, ma mère ! mais venez donc ! Et il voulait la tirer hors de son lit.

— Y penses-tu, mon fils, tu es donc ensorcelé ? quel tapage d'enfer vous faites là ! » Au même instant l'enfant le toucha, sa raison lui revint.

« Oh ! c'est vrai, dit-il, comme ils rient, comme ils tourbillonnent.

— Écoute, Guérin ! ce violonneur, vois-tu, ce violonneur, c'est le diable ! la petite lui a vu du feu partout. Va vite chercher M. le prieur de Saint-Germain, il est bientôt minuit, tu n'as pas un moment à perdre, cours de toutes tes forces ! » Guérin sortit par une petite porte de derrière ; et, au dedans, la danse devenait de plus en plus bruyante, et les rires éclataient de plus en plus forts, à mesure que les notes se succédaient plus rapides et plus retentissantes. La petite fille ouvrit encore une fois les rideaux, et s'écria, en se blottissant encore sous la couverture : « Mère-grand', j'ai peur ! que de feu ! oh ! que de feu !... »

Et le violonneur continuait toujours et répétait de sa voix tonnante : « Dansez, jeunes gens et jeunes filles, car la fête est joyeuse ; mais ces lampes éclairent mal, ces murs sont noircis par la fumée et se lèzardent de vétusté. Moi, pour que la fête soit complète, je veux vous donner une grande et belle salle de bal !

Il y avait deux lampes posées sur des étagères aux deux extrémités de la salle, et une troisième sous le signe de Jésus, au pied du rideau de serge verte. À peine le violonneur eut-il prononcé ces paroles magiques, qu'il se fit dans la salle comme un bruit de feuilles sèches soulevées par le vent. Aussitôt les lampes se changèrent en lustres magnifiques, chargés de bougies étincelantes ; les murs s'élargirent et se couvrirent de tapisseries brodées d'or et d'argent, et la salle parut resplendissante et rayonnante de tous les côtés, hormis d'un seul : le rideau de serge verte n'avait point disparu, et la

petite lampe répandait sa lueur pâle sur le signe de Jésus.

Le violonneur s'en aperçut et trépigna des pieds. Jusqu'alors, les notes de son violon avaient été sonores et bien modulées, il s'y mêla un son aigre et glapissant, comme les hurlemens d'un désespéré, comme les grincemens de dents d'un damné.

Mille dessins d'architecture bizarre venaient se former et disparaître tour à tour sur les tapisseries. C'étaient de grandes salles qui se succédaient à l'infini. Des ombres y allaient et venaient, se formaient en groupes innombrables et voltigeaient. Ces groupes étaient silencieux, tandis que la ronde des paysans devenait de plus en plus bruyante, et riait avec des éclats de plus en plus forts, à mesure que les notes du violon se succédaient plus rapides et plus retentissantes. Et la petite fille entr'ouvrit encore une fois le rideau et s'écria, en se blottissant sous la couverture : « Mère-grand', j'ai peur ! oh ! que de feu ! que de feu ! »

Le violonneur répétait de nouveau : « Dansez, dansez, jeunes gens et jeunes filles, car les heures de la douleur sont passées ; il n'est plus pour vous que les heures du plaisir. Dansez ! jeunes filles, je vous donnerai de longues robes d'étoffes les plus précieuses et des bijoux étincelans ; jeunes gens, je vous donnerai des fiancées riches et belles !... seulement, avant cinq minutes, vous entendrez sonner les douze coups de minuit, et, dans l'intervalle du premier au douzième coup, vous signerez avec votre sang le pacte déployé à mes pieds, entendez-vous, avec votre sang ! » Et la danse devenait de plus en plus bruyante, et les rires éclataient de plus en plus forts, à mesure que les notes du violon se succédaient plus rapides et plus retentissantes. Et la petite fille entr'ouvrit encore une fois le rideau, et s'écria en se blottissant sous la couverture : « Mère-grand', j'ai peur ! que de feu ! oh ! que de feu ! »

Dans deux minutes, minuit allait sonner et le prêtre n'était pas encore venu. Aussi le violonneur hurlait de joie et s'écriait : « Jeunes gens et jeunes filles, signez, signez le pacte avec votre sang. Déchirez un morceau de vos vêtemens, et faites-vous une piqure au bras gauche ! Voici que va sonner le premier coup de minuit ! signez, signez avec votre sang ! »

IV

Le premier coup de minuit sonna à l'horloge de la ferme : la porte s'ouvrit, un prêtre parut, une croix à la main, et revêtu de ses habits sacrés ; à ses côtés un homme soutenait la bannière de la paroisse, et deux enfans de chœur portaient l'eau lustrale. « Retire-toi, Satan, » dit le prêtre, arrêté sur le seuil et faisant le signe de la croix. La ronde effrénée s'arrêta court, et les tapisseries brodées d'or et d'argent disparurent ; les lustres magnifiques chargés de bougies étincelantes s'éteignirent, et il ne resta plus que la petite lampe au pied du rideau de serge verte, qui répandait sa lueur pâle sur le signe de Jésus.

Alors le prieur aspergea la chambre d'eau bénite, et le violonneur disparut en rugissant par la cheminée, et un bruit se fit entendre comme une poignée de pois secs qui seraient tombés sur une plaque de fer.

Et le lendemain, maître Guérin fit brûler tous les vêtemens que les danseurs avaient portés la veille, et purifier avec l'eau bénite jusqu'aux plus petits recoins, pour en extirper la *pensée du diable*. Lorsqu'on fut pour bénir les toits, on s'aperçut que le *diable* en avait emporté deux briques.

Etienne ESNAULT.

Fragment d'un Poème.

Dans les rêves d'enfant de mes jeunes années,
Que j'aimais à gravir les Hautes-Pyrénées!
A leurs pieds je voyais les châteaux des pasteurs;
Les gaves bondissant de hauteurs en hauteurs;
Des lianes, des bois, des côteaux, des prairies,
Tableaux qui portent l'âme aux douces rêveries;
Puis quand j'avais franchi ces sites enchantés,
Je découvrais encor de nouvelles beautés.
C'était d'une forêt la vaste colonnade,
Où l'abîme jetait pour dôme une cascade;
Frayant sous ces arceaux de dangereux chemins,
Je traversais ces lieux, vierges de pas humains;
Et j'atteignais enfin les neiges éternelles
Que l'aigle et le corbeau rasent seuls de leurs ailes.
Là sur l'immensité l'œil fasciné s'étend;
Nul être ne se meut, aucun bruit ne s'entend;
Si ce n'est que, tombant du haut des cimes blanches,
Parfois de mont en mont roulent les avalanches,
Gigantesques obus partis d'un bras divin
Qui creusent en passant un immense ravin...

Ah! quand je dominais ces plaines virginales,
Que l'homme ne souilla jamais de ses annales,
Dans un vague bonheur mes sens se dilataient,
Et par des chants pieux mes transports éclataient!
D'autrefois ma pensée, errante et fantastique,
Traversait d'un seul bond l'océan atlantique,
Dans ces rêves changeans mon esprit s'égara
Aux rives de l'Hudson et du Niagara;
Sous leurs gouffres béans j'aimais à me suspendre,
Leurs sourds mugissemens, j'aimais à les entendre;
J'aimais à m'entourer de l'humide manteau
Que jette dans les airs la poussière de l'eau;
Alors je me sentais mollement balancée,
Et mon âme en extase au ciel était lancée.

M^{me} LOUISE COLLET, née RÉVOIL.

Ayuntamiento de Madrid

Revue des Théâtres.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Le Chevalier de Canolle, opéra-comique en trois actes, paroles de M^{me} Sophie Gay, musique de M. H. de Fontmichel.

En 1648, la cour et le parlement se faisaient la guerre. Cette compagnie était composée de trois sortes de gens qui formaient autant de partis. Les premiers, opposés à la cour, furent appelés *frondeurs*, parce qu'ils frondaient toutes ses résolutions; les seconds, dévoués au roi ou à ses ministres, furent appelés *mazarins*, à cause de leurs complaisances pour le cardinal, et les troisièmes portèrent le nom de *mitigés*, parce qu'ils tenaient le milieu entre l'emportement des uns et des autres. Il y eut un traité de paix entre Paris et la cour; mais plusieurs provinces résistèrent : Bordeaux, surtout, se trouvait serré de près, et les Bordelais allaient se décider à la paix, lorsqu'ils apprirent que les *mazarins* avaient fait pendre le gouverneur du château de Vaire, nommé *Pichon*, qui s'était rendu à discrétion. Alors les *frondeurs* firent le même traitement à *Canolle*, officier de l'armée du roi, qui avait été pris à l'attaque de l'île Saint-Georges.

Ceci, mesdemoiselles, est de l'histoire; maintenant, voici le poème.

Nous sommes donc à Bordeaux, le dernier refuge des *frondeurs*. La duchesse de Longueville, sœur du grand Condé, y est entourée du duc de La Rochefoucault et des jeunes seigneurs qui, trouvant que la cour de la reine était triste, sont venus se ranger du parti des *frondeurs*, parce que la duchesse donne des bals, et que les dames de Bordeaux sont jolies. La duchesse a près d'elle Nathalie, fille d'un des premiers magistrats de Bordeaux, laquelle est servie par la fille du géôlier, fiancée à une espèce de

chef d'émeute. Le chevalier de Canolle, fait prisonnier, arrive; il est blessé, et a mieux aimé se laisser prendre que de tuer ses meilleurs amis. Ils lui serrent la main, se réjouissent de le revoir. Nathalie est fort émue, car elle aime le prisonnier, qui, de son côté, aime aussi Nathalie; mais il n'a jamais osé lui offrir ses vœux; elle est riche, et lui pauvre.

Canolle a fait ce qu'un jeune seigneur en ce temps-là faisait de sa fortune : il l'a dissipée. La duchesse, voulant attirer le chevalier dans son parti, essaie sur lui toutes ses coquetteries; mais le chevalier reste fidèle à celui du roi. En ce moment l'on apprend que la cour a fait pendre le gouverneur de Vaire. Alors les *frondeurs* décident qu'ils useront de représailles sur le chevalier de Canolle. La duchesse se trouve prise dans ses propres filets, car elle vient de commander une émeute pour exciter les *frondeurs* contre les *mazarins*, et voudrait sauver Canolle, qui lui a remis son épée, et prisonnier sur parole, doit le soir même ouvrir le bal avec elle. En effet, on vient arrêter le chevalier qui est conduit en prison. Après avoir dit adieu à son pays, Canolle s'endort. Nathalie, accompagnée d'un ami du chevalier et de la fille du géôlier, s'introduit dans la prison de Canolle qui refuse sa liberté pour sauver son honneur, et mourra bien heureux, puisqu'il vient d'apprendre qu'il est aimé de Nathalie. Aussitôt les gardes viennent le chercher. Le peuple impatient est là, il se presse, avide de vengeance... Deux moines entrent dans la prison : l'un reste parmi la foule : c'est le chef d'émeute; l'autre se débarrasse de sa robe : c'est la duchesse de Longueville, qui a traversé les camps ennemis pour aller trouver la reine, et rapporte la paix. L'heureux chevalier de Canolle épouse Nathalie; et *mazarins* et *frondeurs*, tous se serrent la main.

Le poème de cet opéra-comique est une comédie qui a depuis long-temps été

jouée à l'Odéon. Le sujet en est intéressant. Le caractère brave et frivole des Français d'alors y est tracé d'une main spirituelle. La partition renferme des beautés remarquables ; mais c'est une profusion de finales, de morceaux d'ensemble, d'airs, de chansons, de duos ; il y en a au moins pour trois opéras-comiques. On a beaucoup applaudi le finale du premier acte qui est vif, animé, joyeux, et que vous danserez sans doute cethiver, mesdemoiselles. L'air *O France!* chanté par Canolle, est si touchant, que tout le monde était ému, lorsque, parlant de Bordeaux, le galant chevalier dit :

Et tes beautés au long regard de miel !

Ce vers étant le refrain des couplets est venu malheureusement rompre chaque fois le charme de cette gracieuse musique. Quand le chevalier, après avoir chanté une mélancolique romance, s'est endormi dans sa prison, fatigué du combat du matin et du bal du soir ; que Nathalie s'introduit avec l'ami du chevalier et la fille du concierge, il y a un quintette : *Parlons bas ! parlons bas !* qui est délicieux ; puis un beau duo entre Nathalie et Canolle, et enfin un chœur funèbre, entendu dans l'éloignement, qui produit un très-grand effet.

Les costumes sont magnifiques ; l'œil est ébloui par l'éclat et la profusion des velours, des rubans, des pierreries, des dentelles. La grande-duchesse et Nathalie ont de délicieuses toilettes qui, par les manches, les pélerines et les cheveux, se rapprochent beaucoup de vos gracieuses toilettes.

M. F. D. P.

Notice Nécrologique

SUR

FÉLIX DAVIN.

Notice nécrologique ! Faut-il que nous soyons condamné à tracer ces tristes paroles, d'une main si souvent pressée par la main de celui qui n'est plus ? Nous avons besoin de nous armer de courage pour écrire ces lignes, car ce n'est pas seulement un collaborateur que nous avons perdu, mais un ami, un frère dont la carrière avait été long-temps enchaînée à la nôtre, par des liens qui devaient être bien cruellement brisés ! Nous n'avons voulu céder à personne le douloureux devoir de lui rendre un dernier hommage dans ce journal où nos noms se sont plus d'une fois associés : n'est-ce pas aux plus proches, par le sang ou par l'amitié, qu'il appartient de mener le deuil des morts ?

Félix Davin naquit à St-Quentin, en avril 1807 : dès l'enfance, une disposition souffrante et rêveuse, contrastant avec de trompeuses apparences de force physique, s'associa chez lui à une remarquable tendance poétique : une imagination douce, mélancolique et tendre, l'entraînait naturellement vers le genre élégiaque, et son talent, que divers essais avaient déjà fait pressentir, se révéla pour la première fois avec éclat à sa ville natale par l'apparition de la *Jeune mère mourante*, poème élégiaque dédié aux mânes d'une jeune femme regrettée de tous ses concitoyens ; il avait alors 18 ans. La fin précocce d'un ami d'enfance lui inspira bientôt une seconde composition de même nature, *Le Jeune mourant* ; il semblait qu'un triste pressentiment l'entraînât à chanter les morts prématurées et à chercher ses inspirations dans ce séjour funéraire qui devait bientôt s'ouvrir aussi pour lui ! Il aborda néanmoins d'autres genres, et deux poèmes, l'un sur le siège glorieux

soutenu en 1557, par les habitans de St-Quentin contre les Espagnols ; l'autre sur le vertueux Barthélemy de Las Cazas. De beaux vers et des pensées élevées signalèrent ces deux productions.

En 1830, un poème inédit lui ouvrit en même temps la carrière de la presse provinciale et celle de la littérature parisienne : il fonda dans sa ville natale un journal politique, *le Guetteur*, et commença de diriger son talent vers le roman. Après quelques hésitations d'où sortit un premier ouvrage où il subit un peu l'influence de la littérature exagérée et tourmentée de l'époque, il eut bientôt trouvé son genre à lui, le genre qui s'harmoniait à la nature de son esprit et auquel il donna la qualification si méritée de *roman intime*. Une observation sagace et piquante des mœurs provinciales, une couleur fine et vraie, un intérêt doux et un naturel exquis dans la peinture des caractères, classèrent promptement Félix Davin parmi les romanciers les plus distingués de notre époque. En peu d'années, il avait publié quatre romans et trouvait encore le temps de coopérer à diverses publications périodiques, entre autres le *Journal des demoiselles* et le *Musée des familles* ; son existence si simple et si régulière, son sens droit, son amour pour la vie d'intérieur et pour les jouissances calmes du foyer domestique, le rendaient essentiellement propre aux travaux d'éducation.

Mais, tandis que les fruits de son talent se multipliaient en se perfectionnant et que son avenir s'élargissait devant ses pas plus assurés, le germe de mort couvait dans sa poitrine, et de lugubres avertissemens venaient de temps à autre assombrir sa pensée comme pour l'empêcher de s'attacher trop fortement aux choses de la terre. A peine uni à une jeune femme digne de toute sa tendresse, il avait failli être arraché à l'existence au moment même où elle lui devenait plus précieuse ; la jeunesse et la vie l'em-

portèrent, mais leur triomphe fut bien éphémère. Un roman dans lequel Félix Davin quitta les scènes de la vie privée pour celles des cours et des batailles fut écrit au milieu des souffrances croissantes : c'était au souvenir du dévouement civique de la commune de Saint-Quentin, en 1557, qu'il consacrait cet adieu à sa muse. Ce fut le chant du cigne ! Félix voulut revoir encore sa patrie : l'air natal, disait-il, lui rendrait la vie ; mais l'infortuné ne s'abusait pas, et ne parlait ainsi que pour consoler les siens ; il ne voulait que mourir aulieu de sa naissance, et quelques semaines après il atteignit le terme de ses longues douleurs, de son agonie de six mois ! Il s'éteignit entre les bras d'une femme et d'une mère désolées, laissant un enfant au berceau. Arraché à 29 ans au bonheur domestique dont il était si digne, à l'affection de tous ceux qui avaient apprécié ce qu'il y avait chez lui de bon et d'élevé, et aux lettres, qu'il honorait par son caractère autant que par ses talens !

HENRY MARTIN.

Correspondance.

Paris n'est plus reconnaissable, ma chère amie : ce sont bien encore ses glorieux et utiles monumens, ses riches palais, ses belles statues, ses frais jardins, ses somptueuses galeries, ses églises gothiques et modernes toutes tapissées de sculptures, de peintures et de marbres divers ; ses splendides musées, ses théâtres où l'on va admirer les chefs-d'œuvre de nos poètes, de nos peintres et des musiciens célèbres de France, d'Allemagne et d'Italie ; ses milliers de fontaines courantes ou jaillissantes ; ses boulevarts si gais, si populeux, ses quais ornés d'ombrages verts, ses ponts élégans qui couvrent le

fleuve, étonné de porter tant de bains, maisons flottantes avec leurs arbres et leurs fleurs; ses halles où toutes les terres, toutes les mers envoient leurs plus beaux et leurs meilleurs produits; ses cafés étincelans d'or, de cristal et de feux; ses coquets magasins gracieusement décorés, dont les maîtres sont si complaisans et si convenablement polis, ses places historiques, ses rues aligées, et jusqu'à ses vieux quartiers sales et misérables... mais ce ne sont plus ses habitans! les Parisiens se sont répandus dans les campagnes environnantes, au fond des provinces, aux eaux... En revanche, les provinciaux et les étrangers sont accourus à Paris, aussi je suis toute triste de ne rencontrer que des figures étrangères...

Quand donc pourrai-je te recevoir, être ton cicérone à travers les merveilles de notre Paris à tous? J'ai tant de plaisir à t'écrire, que serait-ce si je pouvais te parler! Allons, il faut me contenter du plaisir de t'écrire en attendant mieux!

La planche n° IX te représente, sous le n° 1, la moitié d'un fichu que l'on taille en mousseline. La raie de l'extrémité qui se trouve à ta gauche est le milieu où les deux moitiés sont réunies par une couture à points-arrière rabattus à points-de-côté, depuis la pointe du bas jusqu'à l'angle du milieu, puis de là, continuée à l'envers jusqu'à la pointe du haut; tu comprends que la pointe de l'extrémité qui se trouve à ta droite n'est repliée que parce que l'espace manquait. On orne le tour de ce fichu avec un point à jour au bas duquel on fronce trois aunes de tulle à pois, haut d'à-peu-près un pouce, que l'on plisse à plis ronds; on rabat la pointe du haut au dessus de celle du bas en la pliant à l'angle du milieu, et on croise sur la poitrine ce fichu en l'arrêtant avec une broche. Ce tulle coûte 10 sous l'aune.

Le n° 2 est un patron de pélerine que l'on garnit d'un passe-poil au bas duquel, excepté autour du cou et sur la poitrine, on fronce un ou deux rangs de bandes

d'étoffe d'inégale hauteur que l'on festonne en dents-de-loup.

Si la pélerine est de jaconas blanc, on l'entoure d'un point à jour et l'on brode sur les bandes le dessin n° 2 de la planche V de la 4^e année.

Si elle est en tulle, on brode ce même dessin en application d'organdi; à chacune des pointes du devant on coud un ruban de gros de Naples, long d'un tiers et d'une couleur pareille à la ceinture, laquelle passe sur ces rubans qui tombent gracieusement jusqu'aux genoux. Tu sais que pour lever le patron de cette pélerine il faut augmenter de dix fois la grandeur.

Le n° 3 est un semé pour robe, gilet, ou bonnet.

Le n° 4 est un dessin pour broder autour d'un mouchoir, d'un col ou sur des bandes de mousseline ou de jaconas qui servent à garnir des pélerines.

Le n° 5 est un essuie-plume; il sert aussi à épousseter la poudre qui a séché l'écriture sur le papier. Cet essuie-plume se place ensuite autour de l'encrier dans un des trous servant à recevoir les plumes. A présent, je vais mettre ton adresse à l'épreuve: écoute-moi bien.

Le n° 6 est un crayon en bois noir que tu fais percer aux mêmes places où tu vois deux points noirs.

Je t'ai dit de ne jamais jeter le moindre petit morceau d'étoffe et de tout conserver dans un sac. Voilà le moment de t'en servir: prends du drap ou du casimir noir avec lequel tu tailles en biais trois morceaux sur le modèle n° 7; prends du casimir ou du drap marron avec lequel tu tailles en biais trois morceaux sur ce même n° 7; prends du drap ou du casimir ponceau avec lequel tu tailles en biais un morceau encore sur le n° 7 et un sur le modèle n° 8. Cela fait, tu réunis par un surjet avec du fil ponceau les deux biais du morceau ponceau taillé sur le n° 7, tu entres le bâton n° 6 dans cette espèce de cornet que tu arrêtes avec une aiguille et du fil dans le trou le plus près du bout du

bâton. Tu réunis par un surjet avec du fil noir les trois morceaux noirs et ceux de casimir marron, puis tu les enfiles tous six par le bas en mettant alternativement un noir, un marron, puis un noir, etc., toujours le surjet en dedans, tu entres ton bâton au milieu de ces six espèces de cornets qui se trouvent entourer le cornet ponceau; tu les arrêtes dans le trou qui reste libre, tu couvres d'un peu de filasse le bas de ces six espèces de cornets, tu réunis par un surjet les deux biais du morceau n° 8, tu couds un petit galon d'or au bas, au haut, et sur le surjet, puis tu entres le bâton dedans de manière que ce cornet n° 8 couvre la filasse: alors tu arrêtes ce cornet à l'endroit du galon, et sur le bas des six cornets n° 7. Que ton père trouve un matin cet essuie-plume sur sa table, et tu recevras en échange une douce caresse dont mon cœur se réjouira pour toi.

Profite des derniers beaux jours que le ciel nous accorde. L'automne en France est une si belle et si douce saison! les feuilles, il est vrai, jonchent la terre, mais le ciel semble nous dire qu'elles renaitront plus vertes au printemps.... la bonne chose que l'espérance!

Adieu! espérons, ma chère amie: espérer c'est être heureux!

J. J.

Éphémérides.

13 Septembre 1666. — Incendie de Londres.

Le 13 septembre, le feu prit dans la ville de Londres, et y fit les plus terribles ravages. Pendant trois jours que dura cet incendie, il consuma quatre-vingt-neuf églises, du nombre desquelles était la

cathédrale, la maison de ville, treize mille deux cents maisons particulières, qui formaient soixante rues, vingt-six magasins et un nombre considérable de bibliothèques, d'écoles, d'hôpitaux, et de superbes hôtels. Le feu, après tous ces ravages, s'éteignit de lui-même.

On érigea une colonne à l'endroit même où le feu avait commencé; cette colonne a cent quatre-vingt-huit pieds de hauteur; elle pose sur un piédestal de trente-huit pieds de haut et de dix-neuf pieds en carré. La face principale est ornée d'un bas-relief en marbre, où la sculpture a représenté, d'un côté, la destruction des maisons par le feu, et de l'autre leur réédification. Diverses figures allégoriques enrichissent cette composition, au milieu de laquelle on voit le roi Charles II, auquel on présente le plan de la reconstruction de la ville. Aux quatre angles du socle sont sculptées quatre salamandres: le tout est couronné par un grand vase en bronze d'où sortent des flammes.

Mosaïque.

Moins nous désirons, plus nous possédons.
BUFFON.

Il n'y a pas de réunion d'hommes où l'on pense à Dieu qui ne soit entourée d'anges, protégée par la miséricorde, et sur laquelle le repos ne descende.

MAHOMET.

La morale profite plus quand elle s'insinue par pensées détachées.

SÈNÈQUE.

Les Lavenses du Convent

QUADRILLE

PAR L. JULLIEN.

ARRANGÉ POUR LE PIANO PAR H. LEMOINE.

Le Retour du mois de Mai.

N^o 1.
PANTALON.

ff

Fin.

ff

ff

p

ff

Fortunata.

Nº 2.

ETE.

Musical score for 'Fortunata'. The piece is in 2/4 time, key of D major. It begins with a forte (ff) dynamic. The score consists of a piano introduction and a vocal melody. The piano part features a steady eighth-note accompaniment. The vocal melody is characterized by rapid sixteenth-note passages. The piece concludes with a 'Fin' marking and a piano (pp) dynamic. A crescendo (cresc.) leads to a final forte (f) section marked with a repeat sign and a sequence of notes (4 3 2 1 4 3).

La peur et les Hirondelles.

Nº 3.

POULE.

Musical score for 'La peur et les Hirondelles'. The piece is in 6/8 time, key of D major. It begins with a piano (p) dynamic. The score consists of a piano introduction and a vocal melody. The piano part features a steady eighth-note accompaniment. The vocal melody is characterized by rapid sixteenth-note passages. The piece concludes with a 'Fin' marking and a piano (p) dynamic. A crescendo (cresc.) leads to a final forte (ff) section marked with a repeat sign and a sequence of notes (2).

First system of a musical score in G major (one sharp). It consists of a grand staff with treble and bass clefs. The music features a melody in the treble and a supporting bass line. A *pp* (pianissimo) dynamic marking is present in the bass staff. Fingering numbers 1, 2, 3, 4 are indicated above some notes.

Second system of the musical score. It continues the melody and bass line. A *pp* dynamic marking is present. The system concludes with a double bar line and a *CODA.* marking.

Third system of the musical score, continuing the piece with a steady melody and bass accompaniment.

Chant du Soir.

N° 4.

PASTOURELLE.

Fourth system, the beginning of the 'PASTOURELLE' section. It is in 6/8 time, indicated by the '6' over the '8' in the bass staff. The music is marked *ff* (fortissimo). The melody is in the treble, and the bass consists of a rhythmic accompaniment of eighth notes.

Fifth system of the 'PASTOURELLE' section. It includes a *Fin.* marking above the staff and a *p* (piano) dynamic marking in the bass staff.

Sixth system of the 'PASTOURELLE' section, continuing the rhythmic melody and accompaniment.

Seventh system of the 'PASTOURELLE' section. The melody and bass line continue with various articulations.

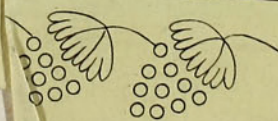
Eighth system of the 'PASTOURELLE' section. It features a *cres:* (crescendo) marking in the bass staff, followed by *sf* (sforzando) markings. The piece concludes with a final chord.

Les Lavenses du Convent.

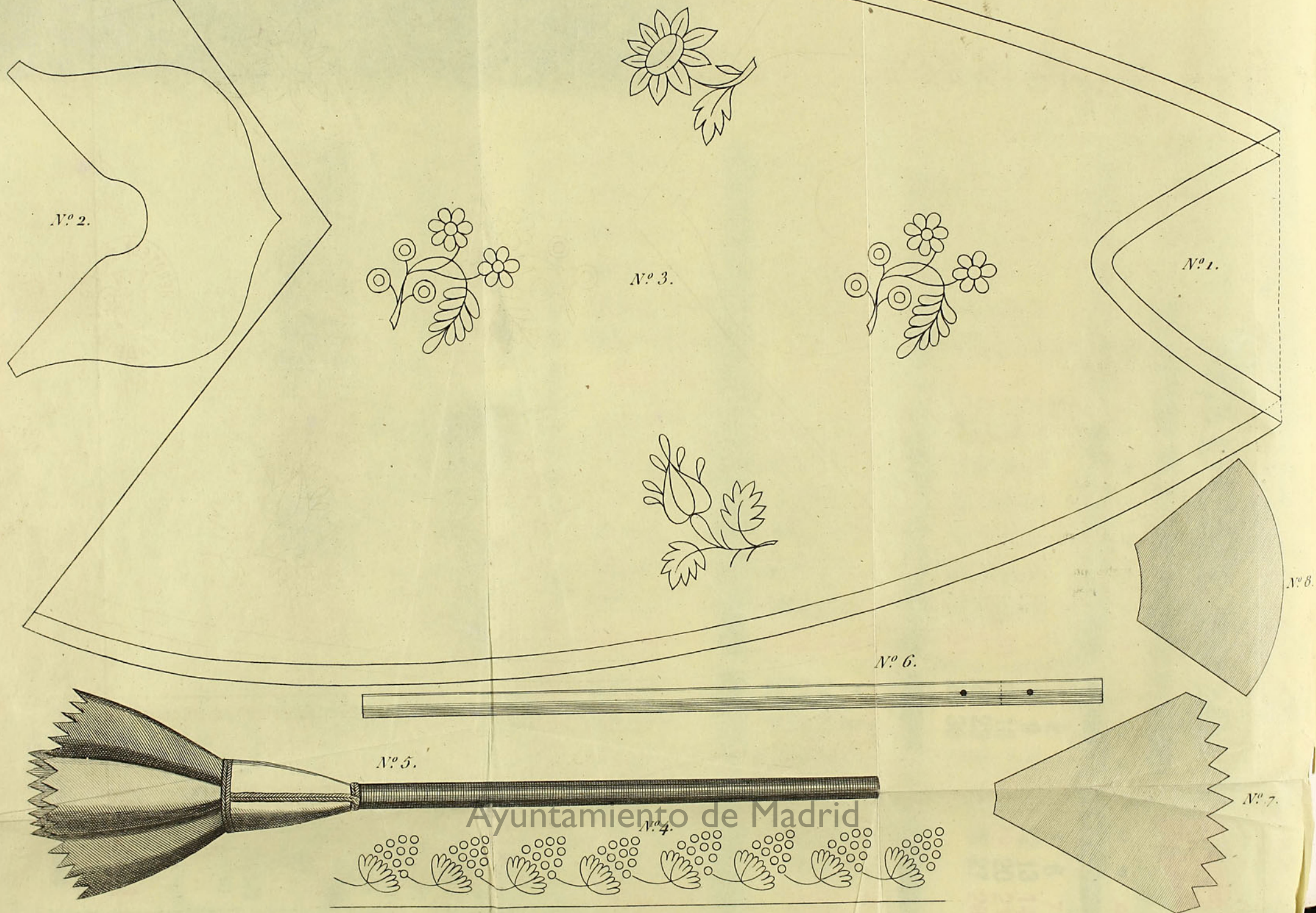
N^o 5.

FINALE.

The musical score is for a piece titled "Les Lavenses du Convent" (N° 5, FINALE). It is written for piano in 2/4 time. The score consists of six systems of music. The first system begins with a treble clef, a key signature of one sharp (F#), and a 2/4 time signature. The melody is in the right hand, and the bass line is in the left hand. The second system includes dynamic markings "p" (piano) and "cresc." (crescendo). The third system includes "cresc." and "ff" (fortissimo). The fourth system includes "Fin." and "p". The fifth system includes "p". The sixth system includes "glissando." and a final cadence. The score is printed on aged paper with a watermark "Ayuntamiento de Madrid" visible in the lower half.

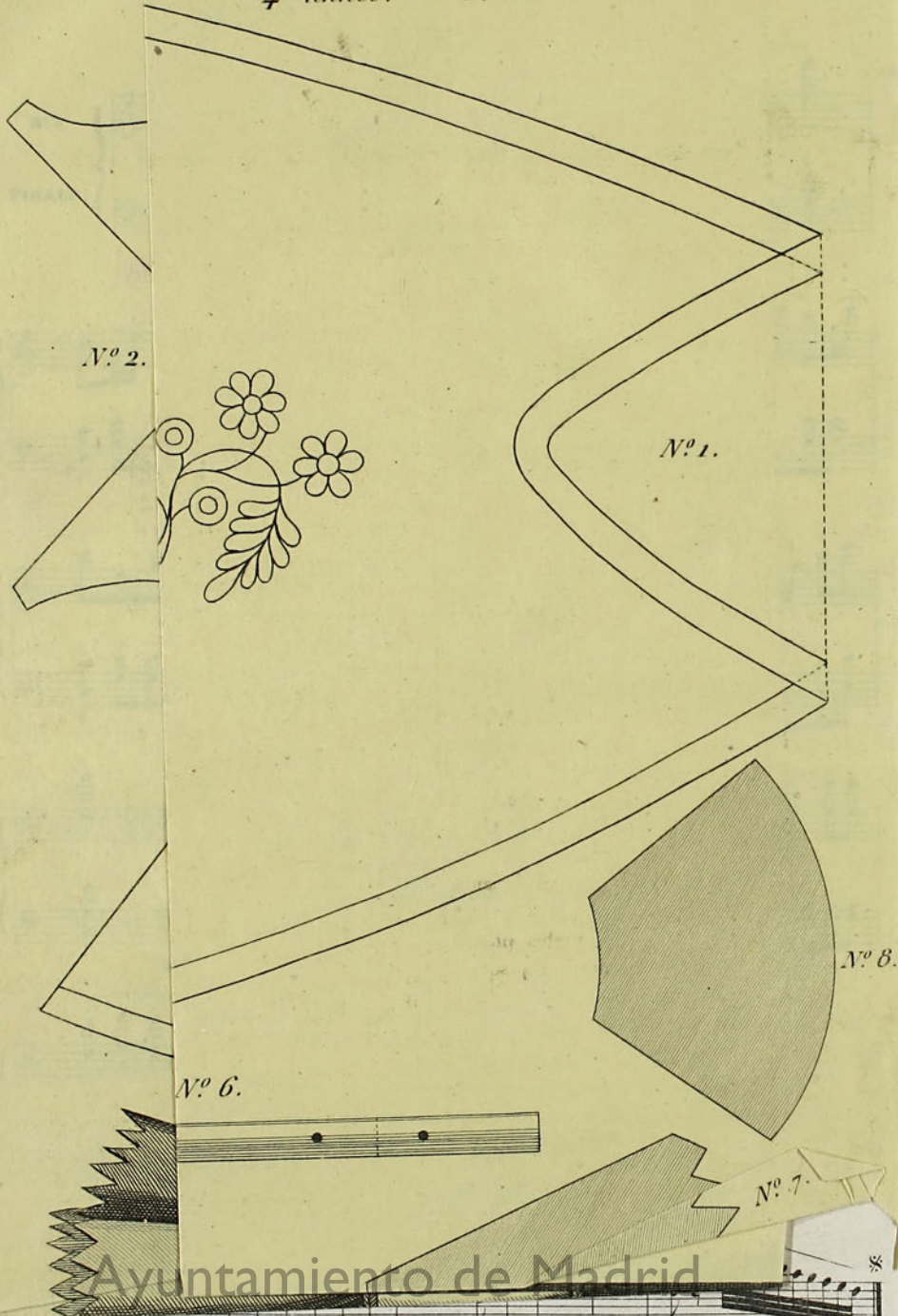


Ayuntamiento de Madrid



Journal des Demoiselles.

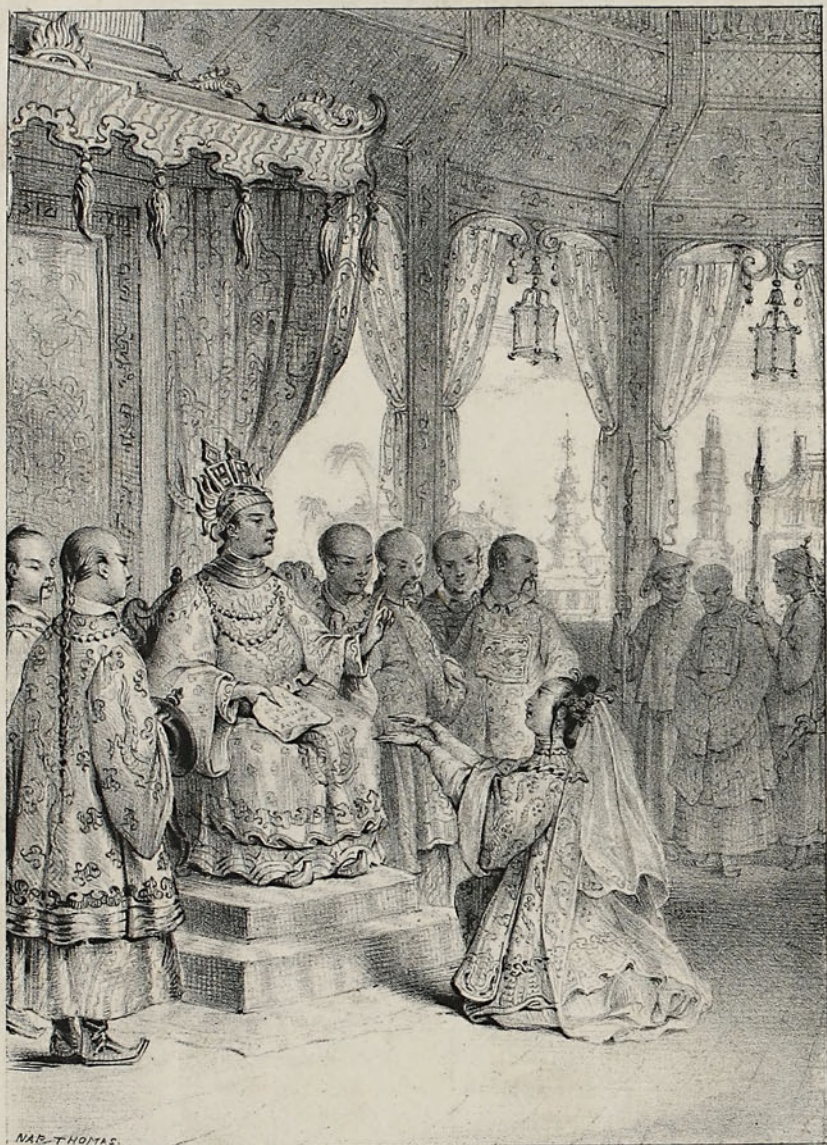
4^e année. Pl. IX.





Nº 8.

Ayuntamiento de Madrid



3^e des Demoiselles.

Lith. de Benard et Froy.

LA FILLE DU MANDARIN.

Coupe ces mains elles appartiennent aussi à mon père.

Ayuntamiento de Madrid